

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1949

214

THESE
pour le
DOCTORAT EN MEDECINE

(Diplôme d'Etat)

par

PIERRE Jean-Louis

23 Janvier 1921, Paris (XV^e)

Présentée et soutenue publiquement le
16 Mars 1949

Notes sur le Laos
pendant la campagne de 1945
au Cammoum

Président : M. LAVIER C., Professeur

1949

PIERRE Jean Louis

Thèse de Doctorat en Médecine

**NOTES SUR LE LAOS
PENDANT LA CAMPAGNE DE 1945
AU CAMMOM**

A la mémoire de mon Père

A la mémoire de mon ami André Trimbach

A la mémoire de mon ami André Tellet-Larente
mort en vol



A ma Mère

A mon Grand-Père

A ma Femme

A ma Fille

A mes Fils

A mes Amis.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAVIER

— Professeur de Pathologie exotique —

Notre bon Maître,

Qui nous a fait l'honneur de vouloir bien
accepter la présidence de cette thèse

A nos Maîtres des Hôpitaux de Paris

Monsieur le Professeur LIAN

Monsieur le Professeur GOUGEROT

Monsieur le Professeur JUSTIN-BESANÇON

Monsieur le Professeur MOLLARET

Monsieur le Docteur EVEN

Monsieur le Docteur LEPAGE.

A nos Maîtres,

Monsieur le Professeur GALLIARD

Monsieur le Professeur GASTINEL

Monsieur le Professeur L.-C. BRUMPT

Monsieur le Professeur FASQUELLE

Monsieur le Docteur NEVOT

Monsieur le Docteur DEMANCHE

A Monsieur le Médecin-Colonel MONDAN.

GEOGRAPHIE

Entre 22° 30' et 13° 15' de latitude Nord, 97° 45' et 106° de longitude Est (méridien de Paris), limité par le Cambodge au Sud, l'Annam à l'Est, le Tonkin au Nord-Est, la Chine au Nord, la Birmanie au Nord-Ouest, le Siam à l'Ouest, le Laos s'étend sur une superficie légèrement plus grande que la moitié de celle de la France.

La partie septentrionale ou Haut-Laos est une ramification du plateau du Thibet. Adossée aux puissants massifs du Yun-Nan, cette région fut de tous temps le refuge des populations chassées de l'Inde ou de la Chine et, au cours des âges, il s'y forma une multitude d'états minuscules. Le Mékong s'est creusé dans cette région un lit étroit, encaissé, très accidenté (1). Son cours reste coupé de nombreux rapides, de chutes, divisé à l'infini par des îles et des îlots, jusqu'aux chutes de Khône où il entre en territoire cambodgien. Il forme presque constamment la frontière — très arbitraire — entre Siam et Laos.

Au Sud de cette région, il n'existe qu'une faible surface de plaines le long du grand fleuve et de ses affluents. Presque tout le pays est constitué de plateaux : le Tran Ninh à une altitude moyenne de 1.200 m. présente un sol fécond couvert d'une végétation luxuriante où peuvent s'acclimater tous les légumes, fruits et fleurs d'Europe ; plus au Sud, le plateau de Na Kaï, dans la province du Cammon, forme un magnifique parc où le gibier abonde ; enfin, le plateau des Boloven, dans la région de Paksé sera une région climatique idéale lorsque son accès sera plus aisé.

Le dernier relief est la chaîne annamitique, frontière nette entre Laos et Annam autant que la frontière siamoise n'est marquée ni géographiquement ni démographiquement.

Le climat du Laos varie en fonction de ces facteurs de latitude et d'altitude mais la mousson du Sud-Ouest et celle du Nord-Est commandent sur tout le territoire l'alternance à peu près rigoureuse d'une saison pluvieuse d'avril en octobre, d'une saison sèche d'octobre à avril, encore que troublée par quelques orages. Ici encore, l'on peut distinguer deux zones : méridionale, du 13° au 18° parallèle et septentrionale, jusqu'au 22° parallèle Nord. Dans le Bas Laos, en novembre, décembre et janvier, la température pré-

(1) Rappelons ici que ce nom est un barbarisme. Les laotiens le nomment Nam Khong: l'eau de Khong ou l'eau qui va vers Khong ; plus rarement Sé Nam Khong ou Sé Khong : la Rivière de Khong.

sente une moyenne de 25° avec des minima de 12° dans les vallées, de 7° sur les plateaux. En février, les terres sont desséchées et dénudées; de nombreux incendies complètent la désolation du paysage. Les premières pluies sont précédées d'orages et, en quelques jours, le pays change entièrement d'aspect. La température qui avait atteint et dépassé 40° s'abaisse. C'est l'époque de la recrudescence des accès palustres et, autrefois, du réveil de la variole.

Dans le Laos septentrional, l'altitude fait apparaître un véritable hiver de novembre à janvier avec des températures minima de 5° dans les vallées et de 2° sur les plateaux. Quelquefois il gèle légèrement. La brume couvre le pays jusque vers 9 heures le matin. Avril et Mai sont très chauds, la température atteignant facilement 40° avec, certains jours, des variations de plus de 15° entre le lever de la brume et midi. Les pluies entraînent la même baisse thermique que dans la partie méridionale.

Dans tout le Laos, octobre, avec la fin de la saison des pluies, est l'époque de la reprise des voyages et des transactions que l'état des pistes et des rivières interdisait à la saison humide.

L'on note en moyenne 110 à 140 journées de pluie par an, avec une hauteur de 1.400 à 1.900 mm environ.

HISTOIRE

L'histoire du Laos ne se dégage de la légende qu'à une époque récente. Mais, vérité certaine ou mythe, elle présente des éléments toujours semblables. La situation du royaume des Millions d'Eléphants en fait un refuge et un champ clos et, si plusieurs légendes attribuent une origine commune au Kha et au Thaï, montrant le roi du ciel ou ses envoyés partageant le sol entre eux, chaque race s'est installée en réalité sur les territoires qu'elle rencontrait, lorsqu'ils étaient libres, ou, en cas contraire, au hasard des batailles, repoussant vers d'autres régions ou asservissant les occupants précédents.

L'on considère aujourd'hui que la race autochtone, ici comme sur tout le territoire indochinois, existait à une période très reculée, alors que la péninsule avait une configuration géographique différente de l'actuelle. Les représentants de cette race se rapprochent des indonésiens et portent les noms de Kha au Laos, Moï en Annam, Pnong au Cambodge. Ils sont de type dolichocéphale ou hypsocéphale. Au cours des siècles, Malais, Kmers, Chams, Kmers indouisés, hindous, thaïs, chinois et annamites vinrent se mêler, se superposer à eux ou les refouler. Il en résulte actuellement une mosaïque de races et de dialectes et, au cours des âges, la naissance de nombreuses principautés dont les luttes font au Laos une histoire compliquée et avaient fini par créer à notre arrivée une situation fort confuse et dangereuse.

Ce résumé est borné aux faits nécessaires à l'entendement de l'ethnographie du pays mais il m'apparaît d'une nécessité impérieuse de saluer ici la mémoire et l'œuvre d'Auguste Pavie qui nous introduisit au Laos. Après une longue succession de dominations étrangères qui laissèrent presque toutes leur marque, le Laos connut au début du siècle dernier l'occupation siamoise et, la curieuse conception qu'avait Bangkok d'un empire thaï amena la ruine à peu près complète du pays. En 1885, le roi de Siam essaya d'étendre sa suzeraineté au royaume de Luang-Prabang jusqu'alors protégé par l'Annam ; à la même époque, des bandes chinoises ravageaient le nord du royaume. La France intervint pour définir et protéger les droits de la cour de Hué, chargeant de cette mission Auguste Pavie qui parvint à la remplir, sans armes, par son influence personnelle. Il n'est hommage plus sûr à lui rendre que de rappeler qu'il a pu écrire : « Je connus la joie d'être aimé des peuples chez qui je passais ».

Le Laos se relevait — lentement — sous notre protection

lorsque la guerre de 1939 risqua de tout compromettre. Le Siam convoite toujours la rive gauche du Mékong ; les Chinois s'y intéressent pour de multiples raisons. Le merveilleux moyen de transport qu'est le parachute nous permit de revenir rapidement dans le pays, alors qu'aucun accès terrestre n'était encore dégagé. Mais la libération du Laos, malgré la valeur de nos camarades des commandos, ne fut possible, que grâce à la fidélité du peuple qui sut nous aider aux pires moments avec « la simple noblesse d'une âme droite » ainsi que l'écrit le capitaine Tavernier.

Aujourd'hui, tout est à refaire en Indochine ; tout est à faire au Laos et le jugement que portait Monseigneur Thonnine, évêque des Moyen et Bas Laos et du Siam oriental, fusillé depuis par les Japonais, est encore valable : « Nous nous sommes laissés distancer. Il n'est que temps de travailler ». J'essaye par cette thèse de contribuer à ce travail — humblement — y apportant un léger fagot d'observations. Mais nous n'avions ni l'ambition ni les moyens de faire des découvertes, lorsque nous parcourions la montagne et la rizière, loin des centres hospitaliers, souvent coupés de nos arrières. C'est là œuvre de besogneux que je crois ennoblie par les angoisses que notre responsabilité nous valut, assurément enrichie des souvenirs d'une vie dure et heureuse.

Et ces souvenirs qu'il me faut chasser, tentation continuelle, pour réduire mes notes au cadre de cette thèse, je me permets de les évoquer en hommage à nos camarades et amis, Lao, associés si cordialement à notre lutte, Français, ceux qui, eux aussi, rêvent encore du Royaume des Millions d'Eléphants, ceux qui y sont morts.

ETHNOGRAPHIE

Les derniers recensements évaluent la population du Laos à 1.200.000 habitants dont les Laotiens proprement dits forment la moitié. Les religions varient à peu près avec les races, du panthéisme le moins évolué jusqu'au christianisme, la plus importante étant un bouddhisme dérivé du bouddhisme de Ceylan (un bouddhisme de très petit véhicule). Les missionnaires font peu de conversions et les populations ne les considèrent souvent que comme des représentants français. Leur influence n'en est pas moins marquante.

LES KHAS

Les Khas représentent l'élément le plus ancien des principales laotiennes, élément considéré comme autochtone. Répartis sur tout le territoire, ils sont divisés en plus de soixante familles, présentant des différences marquées : de caractère, la docilité des khas septentrionaux contrastant avec l'indépendance belliqueuse des khas méridionaux dont certaines tribus ne sont pas encore soumises ou chez qui éclatent parfois d'éphémères révoltes ; de type : aspect négroïde, simiesque même de certains, alors que d'autres rappellent les indiens d'Amérique ; de civilisation : depuis un état voisin de celui des âges préhistoriques jusqu'aux résultats heureux d'un mimétisme les rapprochant des races auprès desquelles ils vivent.

Ceux du Haut Laos autrefois asservis et émancipés depuis notre arrivée vivent sur les pentes des montagnes à proximité des cours d'eau. Leurs cases semblables à celles des laotiens sont plus petites, moins soigneusement bâties et alignées dans les villages et, surtout, très sales. Quelques tribus plus civilisées possèdent d'assez beaux villages certains ont une pagode. Leur costume se réduit le plus souvent à une étoffe portée en ceinture avec un de ses bouts formant cache-sexe. Les femmes portent la jupe laotienne et quelquefois une veste courte. Leur nourriture semblable à celle des thaïs se réduit, pendant les périodes de disette, aux ignames, taros et pousses de bambous. Les femmes et les enfants, chargés des travaux les plus rudes ne se séparent jamais de leur hotte en vannerie, alors que la dignité de guerrier interdit à l'homme de porter autre chose que ses armes ou sa pipe. La polygamie est de règle ; la richesse d'un kha peut s'évaluer au nombre de ses femmes, véritables bêtes de somme.

Leur religion est un panthéisme grossier. Les génies interviennent dans tous les actes de la vie. Ils croient en outre à la métempsychose sans avoir de système métaphysique très net.

Cette description sommaire les montrerait sous un faux jour si elle omettait d'ajouter qu'ils sont très gais, grands amateurs de fêtes, de danses et de musique, qu'ils fabriquent de fines vanneries, du papier, exploitent des gisements de fer, et retirent quelque peu d'or de leurs rivières. Mais ils ont la sagesse de limiter leurs efforts à leurs besoins, ce qui est peut-être le signe le plus sûr de l'absence de civilisation chez un peuple.

Le même type se retrouve dans le Laos méridional, mais aussi d'autres en différent par l'aspect et le mode de vie. Fiers, grands, souples, musclés, ils ne vivaient jusqu'à notre installation dans le pays que du commerce des esclaves qu'ils se procuraient au cours d'expéditions continuelles. Les principales tribus de ce type sont les Djarais, les Radés, les Bahnars, les Cédangs.

Par métissage avec les autres races du Laos, les Khas ont donné issue à de nombreuses tribus proches de la race dominante dont elles dérivent.

Certains auteurs pensent que les Khas, originaires de Malaisie, vinrent s'établir en Indochine alors que la péninsule était encore en partie submergée. La véritable race autochtone dont il ne reste aucune trace aurait été fort colorée, caractère se retrouvant encore chez de nombreuses races malgré les mélanges (1).

LES THAIS

Les thaïs qui forment la part la plus importante de la population laotienne furent chassés des montagnes yunnanaises à la suite de l'annexion de leur pays à l'empire mongol (1253). Cette race, peut-être l'une des premières civilisées du monde, s'infiltrait pacifiquement depuis fort longtemps. On les signale au Yunnan et dans la région des deux Kouang plus de deux mill. ans avant Jésus-Christ ; elle avait déjà organisé des royaumes alors que la barbarie était presque de règle chez les peuples occidentaux.

(1) Il est généralement admis qu'aux environs de notre ère la distribution des diverses populations qui habitaient l'Indochine était à peu près la suivante :

Les chams peuplaient l'Annam méridional — les kmers occupaient non seulement le territoire cambodgien d'aujourd'hui, mais vraisemblablement l'actuelle Cochinchine et la plus grande partie du Laos — les birmans, en liaison avec leurs congénères tibétains, étaient déjà sans doute établis dans le haut Iraouddy, et les pégouans (apparentés aux kmers) dans la basse vallée de ce fleuve.

Les thaïs venus de l'Asie centrale et divisés en six principautés indigènes ou « tchas » se partageaient le Yunnan.

Enfin les annamites occupaient le Nord de l'Annam et le Tonkin, organisés en province chinoise (Paul Le Boulanger).

En pays Kmers, les princes thaïs qui avaient constitué des états dans la haute vallée de la Ménam, profitèrent du trouble qu'apportaient les populations chassées par Koubilaï, petit-fils de Gengis Khan pour instaurer leur autorité. Mais, alors que dans la région de la Ménam, l'unité siamoise fut rapidement réalisée, les principautés du Mékong ne cessèrent pratiquement jamais de lutter entre elles.

Originaires du Thibet, on les classe en laotiens et en phou-Thaï la différence entre ces deux groupes étant des variantes de civilisation plus que des nuances ethnographiques. Les phou-thaïs se divisent eux-mêmes en Thaïs Kao, Thaïs Dan, Thaïs Deng, Thaïs Neua ; enfin une autre branche de l'immense famille thaïe est constituée par les phous-Eunes.

Les « laotiens » forment l'aristocratie commerçante du royaume. Assez grands et bien bâtis, gais et doux, presque tous musiciens ou poètes, ils parviendraient difficilement à vivre sans aide des races voisines plus laborieuses. L'on a pu écrire que l'année comptait pour eux six mois de labeur, six mois de repos. Ce peuple est toujours en fête, tout est motif à réjouissance et sa gaieté est si grande qu'elle suffit souvent à justifier les fêtes.

Leurs villages sont presque toujours établis près d'un cours d'eau. Les cases, d'une importance variable, sont sensiblement construites sur le même modèle et même les plus misérables sont perchées sur des pilotis de 1 m. 60 environ. Ce mode de construction se retrouve dans tout le Laos, seuls les Chinois et les Annamites qui restent fidèles à leurs paillottes ont des demeures de plain-pied. La case du kha ou du laotien pauvre de la campagne n'est souvent qu'une hutte sale, peu engageante ; au contraire, celles des gros villages et des villes sont fort plaisantes. Entouré de cocotiers, d'aréquieres et de bananiers, le village rassemble ses habitations plantées sans grand ordre ; près de chacune, un bouquet de ces mêmes arbres, quelques plants de tabac ; entre les pilotis, des volailles, des cochons, des chiens, le service de voierie du Laos. L'office de ces animaux supplée à toute installation sanitaire et il est bon de se bien garder, lorsque l'on fait ses besoins, du cercle de cochons noirs, bavant de concupiscence, qui culbutent l'imprudent pour se régaler plus vite de ses traces.

Les toits de palme, en pente abrupte, relèvent leurs angles de la tête stylisée du serpent naja. Les murs sont de bambous tressés, aplatis au maillet, entourés d'une vérandah que l'on atteint par une échelle et où s'ouvre la porte de la salle commune. Seuls les mandarins ont droit de posséder un plancher ; pour le commun des mortels, il est remplacé par une claie faite de même sorte que les murs. Au milieu de la plus longue paroi de la pièce commune, le foyer reste toujours allumé, sur un carré de terre protégeant le bois. Au-dessus de lui, des bois de flèche, des filets,

du poisson et de la viande sèchent sur une planchette suspendue au faitage par des lianes. Des récipients de cuivre, de terre, de bambous, contiennent la réserve d'eau et le repas. Le coin des génies qui est aussi le lieu de repos des garçons de la famille et des hôtes est marqué par un autel rudimentaire dans un angle de la pièce. Des cloisons n'atteignant pas le toit isolent la chambre des filles et celle des parents. Par leur ouverture étroite, l'on aperçoit des nattes, des coussins carrés et des moustiquaires ornés de broderies. Dans cette pièce ou sur le plancher de la vérandah, suivant les villages, le métier à tisser est toujours chargé d'un travail en cours d'exécution.

Ce village ne dort jamais, sauf à l'époque du travail dans les rizières ou de la surveillance des moissons où presque tout le monde s'établit dans des abris provisoires construits rustiquement sur le modèle des cases. Le reste de l'année, le temps est rythmé par le choc des pilons à riz sur les mortiers, pilons maniés par les femmes à la main ou au pied à l'aide d'un levier, mais de la même façon pour le même village car se sont les génies qui indiquent comment décortiquer le riz et nul ne se permettrait de suivre d'autres indications que leur volonté.

La poitrine nue ou couverte d'une écharpe de broderie aux couleurs vives jetée en sautoir sur une épaule, gainées d'une robe serrée au-dessous des seins, pieds nus, les femmes vont, souples, rieuses, rejetant en arrière le casque noir de leurs cheveux alourdi d'un chignon porté sur le côté de la tête. Leur sourire, l'arrondi parfait de leurs épaules, l'assurance de leur pas donnent une image de bonheur et de sûreté de soi qui disparaît à l'arrivée d'un étranger. Elles se tiennent alors avec grande réserve, voilent leur poitrine mais s'habituent vite et continuent calmement leurs occupations. Le soir, la famille se réunit autour du riz gluant cuit à la vapeur, relevé de sel, de piment, du poisson, de rares légumes et fruits. La viande n'apparaît guère que les jours de fête à des repas que l'on prend accroupi sur ses talons autour d'un socle de vannerie sur lequel sont posés plats et bols. Les baguettes sont peu répandues ici et l'on mange avec les doigts.

L'intérieur laotien est plaisant à voir ; dans les montagnes du Cammon, nous avons passé de nombreuses veillées à fumer la pipe après l'étape de la journée, allongés sous la niche des génies, ne troublant en rien la vie de nos hôtes. La flamme haute du foyer agrandissait la pièce en laissant les cloisons éloignées et le faitage dans un cercle d'ombre, se réfléchissait en taches chaudes sur les peaux brunes, en lueurs vives sur le cuivre des pots que les chi-queuses de bétel ensanglantaient de crachats en long jet. Près d'elles, deux ou trois hommes préparaient leur pipe, parfumant délicatement l'air de la goulée de fumée qu'ils tiraient en faisant grésiller la boulette d'opium sur la petite lampe. Des enfants de

quatre ans à peine fumaient d'énormes cigarettes roulées dans des feuilles de latanier ou de courtes pipes en racine de bambou et crachaient avec grande dignité sur les braises. Près d'un tas de coton qu'elle effilochait, une femme semblait battre en neige un rabelaisien bol d'œufs ; une autre filait et l'on s'étonnait que la jolie vierge laotienne au front ceint d'une tiare blanche semée de pierres colorées tirât de son rouet le même murmure que les vieilles de nos campagnes. Une autre encore tissait sur la véranda, idole gracieuse entre deux torches fichées aux montants du métier, entourée d'une cour de jeunes gens rieurs. Sous la case, les bêtes remuaient en dormant. Le tambour de la Pagode indiquait aux bonzes les heures de prières. Nous nous endormions avant que personne n'eût quitté son travail ou son plaisir qui se prolongeait fort avant dans la nuit et, nous réveillant au milieu de celle-ci, nous trouvions encore quelqu'un bourrant sa pipe et entendions le rouet et le métier des belles et leur marivaudage avec quelque amoureux qui espérait bien après le départ des autres, récompense à sa patience.

Pour arriver à ce village, il avait fallu suivre la piste sur le dédale des murettes de terre qui endiguent les rizières, puis enjamber l'enclos qui retient buffles et cochons. Là, à la saison des pluies, l'on enfonce jusqu'au genou. Parfois des planches tracent entre les cases un chemin d'où l'on risque de glisser ou de basculer de tout son long dans la boue pour n'avoir pas voulu se salir les jambes.

Au matin, le chef du village tendait un bol d'eau pour nos ablutions, puis retirait son écharpe pour que nous nous essuyons le visage et les mains, vidait le bol, l'essuyait de la même écharpe et y versait notre thé. Nous complétions notre toilette à la rivière, mais le thé était bu et un plus grand souci d'hygiène eut terni notre amitié.

Tel est l'aspect des villages laotiens sur les îles du Mékong, les berges des rivières, dans la plaine ou sur la pente des montagnes, l'aspect du Laos riche. Les habitants y sont de belle allure. Quelques-uns portent encore les cheveux ras coupés à la siamoise. Les vieilles femmes conservent aussi cette mode. La plupart des hommes ont les cuisses et la poitrine ornées de tatouages ; ceux de la rive droite du Mékong dans la partie Nord du fleuve en ont également le ventre orné. C'est là une marque de courage plus que de coquetterie. Cet usage n'est suivi par aucune laotienne.

La polygamie n'est limitée que par les ressources du chef de famille et il existe une hiérarchie inflexible entre les femmes, d'après l'ancienneté de leur entrée dans la famille. Les divorces sont fréquents.

Les morts sont incinérés et oubliés dès leurs cendres ensevelies. Ces cérémonies sont l'occasion de grandes réjouissances. Les pauvres sont simplement enterrés, roulés dans une natte et,

autrefois, les personnes ayant succombé à certaines maladies, surtout épidémiques, étaient jetées à l'eau. Nous avons interdit cette coutume.

Dans le reste du pays, les autres thaïs ou phou-thaïs, arbitrairement différenciés des laotiens par cette dénomination, mènent une existence plus rude. Le bouddhisme est inconnu du plus grand nombre d'entre eux et le culte des génies, des « phi » qui l'abâtardissait déjà chez les laotiens est pratiqué par tous. Par suite, l'on ne trouve dans leurs villages ni pagodes, ni bonzes, des sorciers détiennent l'autorité religieuse, réglementant les actes les plus simples, indiquant par exemple le sens dans lequel l'on doit se coucher dans une case. Ils exercent également la médecine avec cette confusion des arts en le sacré et le magique, le principal caractère de la mentalité dite primitive. Si une épidémie touche les villageois ou le bétail, les exorcismes ayant échoué, le sorcier décide d'abandonner les lieux et fixe un nouvel emplacement où construire ou bien il prévoit ces calamités et les prévient de la même manière ; cela si fréquemment que les villages ne sont jamais où les cartes les indiquent.

On classe les phou-thaïs en quatre groupes : Les thaïs khao ou thaïs blancs (khao = riz) métis de chinois et de femme phou-thaïs vivent au Nord, à la frontière du Tonkin. Les thaïs dam ou noirs et thaïs deng ou rouges portent des vêtements noirs, les premiers sans ornements, les autres garnis de broderies, galons et rayures rouges. Il n'est pas d'autres différences entre eux. Enfin, au Nord, les thaïs neuas, proches parents des précédents, habitent des zones plus élevées, pratiquant le culte des ancêtres et un bouddhisme auquel de rares pagodes et des bonzes peu nombreux ne gardent nulle pureté. Chez tous se retrouvent les gardiens des esprits ou sorciers. Agriculteurs et éleveurs, nullement commerçants, ils s'opposent ainsi aux autres branches lao de la famille thaïe. Les phous-eunes sont également des thaïs, mais n'habitent que les hauts plateaux ou les hautes vallées. Ils sont fréquemment métissés d'annamite. Moins florissants d'aspect que les laotiens, les individus de ces groupes sont aussi plus travailleurs et, corollairement, plus intéressés. Plus doux encore et plus craintifs ils sont effrayés par toute chose nouvelle et inconnue et ils sont très épris de poésie et de fête. Tous consomment beaucoup d'opium.

La dernière branche thaïs implantée au Laos n'est apparue qu'il y a deux siècles. Ce sont les Lus. Bouddhistes, craignant les génies, ils sont à peu près les seuls à ne pas croire à la métépsychose. Dans la région de Luang-Prabang, ils ont adopté les mœurs et le langage Lao alors que dans l'ancien royaume de Muong Sing, ils restent plus proches des Birmans. Tous sont de teint plus clair que les laotiens. Guerriers ne se séparant jamais de leur sabre, de leur poignard ou de leur fusil à pierre, ils sont

aussi de réputés éleveurs de chevaux et de bœufs, habiles orfèvres et souvent très lettrés.

Quant aux Youns, laotiens de la rive droite du Mékong, ils ne se distinguent que par leurs tatouages abdominaux et leur maîtrise de piroguiers. Tous les caractères que l'on a pu décrire se retrouvent chez les autres thaïs.

De Chine sont encore venus s'installer au Laos les Hôis, les Méos originaires du Yu-Nan et les Yaos de Chine Centrale. Les Hôis, grossiers, illettrés se confondent par métissage de plus en plus avec les thaïs ou les khas. Les Méos, au contraire, s'isolent sur les sommets élevés.

Il est curieux de remarquer que dans ce pays où chaque nouveau conquérant a refoulé les occupants précédents sur les montagnes, les Méos, derniers arrivés, soient allés pacifiquement s'installer sur les hauteurs. Là ils déboisent pour cultiver le riz, le maïs et surtout le pavot à opium dont l'exploitation leur assure une richesse certaine. Pour eux encore, d'unique particularités de costumes font distinguer les Méos blancs, noirs et rayés. Mais tous mènent la même vie, polygames ne possédant ni pagodes ni bonzes, travaillant le fer. Ils parcourent les pentes les plus abruptes à des allures étonnantes et refusent sauf à d'exceptionnelles occasions de s'aventurer dans les basses régions. Les Yaos ont le même habitat mais ne dépassent jamais l'altitude de 600 mètres. D'un commerce plus ouvert que les Méos, ils ont les mêmes occupations qu'eux, avec une adresse plus grande à la chasse aux fauves.

Dans les villes et de rares villages, l'on rencontre encore des groupes annamites, uniquement dans les régions de rizières. L'annamite répugne à vivre dans la forêt dont il supporte mal l'insalubrité et l'on a l'impression que cette race, la dernière venue, n'est pas encore parfaitement acclimatée. Dans quelques villages du Cammon, thaïs et annamites se sont plus intimement mêlés, malgré l'antagonisme net qui existe entre ces deux races.

Enfin, le chinois, omniprésent en Extrême-Orient, habite le Laos, isolé ou groupé, dans des centres commerciaux. Mais ne le trouve-t-on pas partout où il est une sapèque à glaner ?

La population française était représentée par 575 personnes en 1930. Il existe de nombreux métis français dans le pays. La situation actuelle y fait exceptionnellement résider un fort contingent de militaires. Normalement, les Français vivent dans les centres administratifs ou sur les exploitations minières ou forestières encore rares.

MEDECINE LAOTIENNE

Le docteur C. Spire remarque que la matière médicale des Thaïs et des Khas comporte de nombreuses plantes médicinales qu'il avait déjà vu employer par les indigènes de Java, des Etats Malais et des Indes anglaises. Il souligne l'importance de cette similitude de connaissances alors que dans toutes les autres provinces de la péninsule, la pharmacopée chinoise a fait disparaître presque complètement la matière médicale indigène. Il cite les études du docteur Regnault montrant qu'il est impossible de retrouver des produits médicinaux réellement annamites. Ici, seules, les populations d'origine Yunnannaise emploient les médicaments si complexes de Chine.

La forme la plus employée est l'infusion ; plus rarement la macération. L'eau ordinaire est le véhicule le plus fréquent ; certains manuscrits indiquent l'alcool de riz. Beaucoup de laotiens attribuent des vertus particulières à l'urine et à l'eau de vers de terre. Les poudres sont aussi d'un usage large. Obtenues par broyage de plantes séchées au soleil elles sont absorbées, délayées dans de l'eau ou du miel. L'on fabriquait autrefois de grands mortiers de bronze dans les régions de Vientiane et de Luang-Prabang. Aujourd'hui l'on n'emploie plus que des mortiers en terre cuite vernissée et des pilons en bois dur.

La médication externe utilise des lotions alcooliques, des pommades ayant pour véhicule la graisse de porc ou l'huile de sésame, des cataplasmes de feuilles triturées et ramollies sous l'eau chaude et appliquées directement. La révulsion par pointe de feu n'est pas employée ; les Birmans utilisent le cautère au fer rouge et les Méos les moxas. Le massage (Tipp = pétrir) se pratique la main enduite de graisse de crocodile ou d'ours ou plus simplement d'huile de coco ou de sésame. Les fractures sont réduites à l'aide d'éclisses en bambou réunies par des liens finement tressés. Le tabac joue un grand rôle dans le pansement et le traitement des plaies et ulcères et le pansement d'urgence se fait de terre argileuse ou des premières feuilles trouvées.

Il ne semble pas exister de régimes spéciaux pour les malades, si ce n'est l'obligation de manger, nécessaire pour les laotiens à résister à la maladie.

C. Spire à qui nous empruntons largement ici cite parmi les médicaments animaux la corne de cerf, de buffle, alors que celle de rhinocéros si prisée en Chine n'est pas employée, la clavicule du tigre, les os de corbeau, la bile, surtout du tigre. Les

débris du cordon ombilical du nouveau-né sont conservés et leur broyat lui est administré s'il est malade avant l'âge de six mois. La seule opothérapie pratiquée au Laos est l'absorption par un individu mordu par un chien suspect de rage du foie de l'animal. Enfin, des remèdes aussi bizarres que l'eau de vers de terre, yeux d'araignée, corde tordue à gauche...

L'anatomie n'est étudiée dans les pagodes qu'à l'aide de planches chinoises ou inspirées de celles-ci. Les laotiens connaissent l'existence des principaux organes mais les situent très mal et interprètent le siège d'une douleur de façon très fantaisiste. Ils croient l'homme constitué de trente-deux organes accompagnés chacun d'une âme ou d'un principe immortel, douze fournis par la mère, vingt par le père. Certains correspondent à des organes précis : cœur, foie, poumons, dents ; d'autres sont plus vagues tels que le principe des matières à mauvaises odeurs, le principe des aliments digérés et celui des aliments à digérer. Cinq facultés : de distinguer, de réfléchir, de juger, de penser et la faculté idéale de l'âme, source de l'amour du beau, forment la partie spirituelle de l'être auquel trois facteurs donnent son individualité : la conscience, le nom et, l'imagination-mémoire, confondues en un seul terme, peut-être assez judicieusement. La mort disperse ces éléments. Ceux qui ont fait du bien sur terre sont utilisés à la formation d'un ange ou d'un homme qui mènera une existence heureuse ; ceux qui ont participé à des mauvaises actions sont jugés et condamnés par le roi des enfers. Ces principes ne se souviennent pas de leurs vies anciennes et ne peuvent se reconnaître s'ils sont à nouveau réunis. Mais ces métissages d'éléments d'individus divers expliquent les ressemblances entre personnes de sang différent.

Les manuscrits en langue Pali (langue des livres saints) traitant de médecine ne donnent que de sommaires descriptions cliniques. Les manifestations de la fièvre, très étudiées, permettent une subtile classification. Les différentes sortes de diarrhée sont distinguées alors que les maladies d'estomac sont confondues et ne relèvent pratiquement que de la médication apéritive. La variole et la lèpre sont soigneusement décrites et leur caractère contagieux si bien établi que le médecin doit suivre un traitement préventif avant d'approcher les malades qui en sont atteints. Les différentes manifestations du paludisme sont isolées sans qu'une cause commune leur soit soupçonnée. Les maladies cutanées et vénériennes sont signalées et la blennorrhagie, la syphilis et le pian semblent différenciés. Ces manuscrits indiquent une foule de médicaments pour le traitement des femmes enceintes et des jeunes accouchées et cinq ou six préparations extrêmement complexes pour chaque maladie. Mais ces prescriptions des manuscrits palis sont à peu près ignorées et il est pratiquement impossible de se procurer les plantes indiquées. Lorsque, dans

un village, un habitant est malade ses voisins viennent l'examiner et juger de la gravité de son cas. Ceux qui connaissent des drogues les préparent et les essayent. A court de ressources, ils attribuent la maladie à un génie et le maître des esprits essaye de chasser cet ennemi que l'on trouve au Laos en tout lieu et en toutes choses. Surtout il essaye de trouver qui a envoyé ce génie. Les laotiens croient que certaines personnes, les phi-pop, sont en relations avec ces esprits qu'il serait très long d'énumérer. Nous avons interdit les supplices qui autrefois leur étaient infligés mais actuellement encore, le bannissement sanctionne souvent une telle réputation. Il existe des villages où l'on groupe ces êtres malfaisants. Peu après mon départ de Napé, des villageois vinrent demander que les Français les débarrassent d'un tel phi-pop. Le docteur Fraisse qui était alors médecin du poste de Napé leur proposa d'exorciser l'homme que l'on amenait le cou et les poignets pris dans un carcan de bambou, entouré d'une sérieuse escorte. Devant ses gardes, il l'endormit légèrement au Pentothal et lui enleva tous les ornements et amulettes qu'il portait au cou et aux oreilles. Les demandeurs ne virent pas d'inconvénient à ce qu'il restât au poste comme boy, pensant qu'il n'était plus à craindre mais ne désirant nullement le revoir au village.

Les laotiens croient que le destin de chacun est fixé irrévocablement. Le grand chef des esprits célestes envoie ses émissaires distribuer les maladies et la mort à ceux dont le terme est échu. Les légendes illustrent combien ce terme est irrémédiable.

Outre les médicaments qu'il serait immoral de vendre, mais dont le patient peut remercier généreusement s'ils sont efficaces, de nombreuses amulettes protègent le laotien. Il en porte sur lui et surtout en cache dans sa maison, attendant d'eux plus une protection familiale qu'individuelle. A cet effet les bonzes vendent des versets des livres sacrés. Notons ici qu'entre autres interdictions de leur règle, souvent sans utilité apparente, la possession d'argent est une des plus formelles. Les philtres sont inconnus et la jeune fille (Pou Sao) a une confiance assez grande en ses charmes et son élégance, le Pou Tao en la vertu du verbe pour n'avoir recours en ce domaine qu'à d'anodines pratiques magiques et cela en tout dernier ressort.

Les accouchements sont pratiqués par des matrones (méta-mop). Certaines seraient capables de pratiquer la version par manœuvres internes et d'aider la sortie du fœtus en introduisant les doigts dans ses oreilles. La délivrance est pratiquée immédiatement après l'accouchement par tractions sur le cordon aidées d'un massage de l'abdomen. Les laotiennes continuent à préférer ces aides et le nombre d'accouchements dans nos hôpitaux est très restreint.

Les laotiens croient que la primipare porte neuf lunes et la multipare dix lunes ; la parturiente reste neuf jours ou un mois

suivant les régions accroupie près d'un feu très vif ou allongée sur une claie de bambou au-dessus d'un lit de braises. Elle n'absorbe au début de cette période que de l'eau, du sel et de nombreuses tisanes, puis du riz et du sel. L'enfant est frictionné par sa grand'mère maternelle à l'huile pimentée après avoir été lavé à l'eau chaude. Il est toujours nourri au sein. Très tôt on lui donne du riz mâché par sa mère mais il continue à téter très longtemps et fume presque déjà la pipe alors qu'il ne s'est pas encore déshabitué du sein maternel. Les jeunes enfants portent souvent le crâne entièrement rasé à l'exception d'un toupet protégeant la grande fontanelle comme cela se voit en pays annamite. La coupe du toupet est l'occasion de cérémonies religieuses. Le laotien aime beaucoup les enfants et je ne me souviens pas en avoir vu battre dans les villages. Mais le manque d'hygiène en fait une proie facile pour la maladie et la mortalité infantile est affreusement élevée.

Le docteur C. Spire a extrait et traduit du code de Vientiane des articles de médecine légale. L'homicide par imprudence n'encourt aucune peine s'il est bien prouvé que son erreur est involontaire. Une clémence presque égale s'applique aux questions sexuelles. Un tarif très précis sanctionne chaque privauté qu'un jeune homme se permet avec une pou sao. Evidemment la plainte ne sera portée que par les parents et ceux-ci sont rarement informés de ce qui se passe la nuit sur la vérandah de leur case. Le code ne devient sévère que pour le viol, accompli, en terrorisant la femme est-il précisé.

Pour les questions d'avortement, il est distingué la suppression du fœtus ne donnant pas encore signe de vie qu'un sacrifice à la pagode rachète, de celle du fœtus ayant remué qui est considérée comme un infanticide et punie comme un crime. Les avortements seraient fréquents. L'emploi de tisanes préventives l'est encore plus.

Dans la règle des bonzes, l'on relève ces trois préceptes :

- Tu n'administreras aucun poison ;
- Tu ne donneras pas de fortes médecines aux femmes enceintes ;
- Tu ne feras aucune incision sanglante.

C. Spire rapporte encore une coutume du Tranninh employée lorsqu'il y a contestation sur l'âge d'un homme au sujet de l'impôt de capitation que l'on paye à partir de 18 ans. L'on entoure le cou du plaignant d'un fil de coton, l'on double la longueur ainsi obtenue. Les extrémités du fil sont maintenues entre les incisives et si la boucle formée passe au-dessus de la tête, l'individu a dix-huit ans au moins. Ce procédé ne serait jamais en défaut.

Malgré l'insalubrité assez grande de son climat, l'on a pu proposer certaines régions du Laos comme stations climatéri-

ques et de repos. Les conditions idéales de tels centres seraient : une altitude d'au moins 1.100 mètres, des pentes douces, une alimentation en eau potable, par des ruisseaux ne tarissant pas et l'absence d'eaux stagnantes. Le plateau du Tranninh à 1.200 mètres d'altitude, avec une température maxima de 29° et en hiver des minima souvent inférieurs à 0° présente un climat tonique mais avec l'inconvénient de brusques variations de température ; d'autre part il est difficilement abordable sauf par l'Annam. Le Phou Kao Khoï à 75 kilomètres de Vientiane, comme la région de Paksong à 1.150 mètres d'altitude est trop fortement impaludé. Et, en réalité, l'on ne pourrait envisager comme lieux de repos que le plateau des Bolovens facilement accessible par Paksé, entre 1.000 et 1.100 mètres d'altitude et le magnifique plateau de Nakaï dans la province de Cammon, terrain de chasse inépuisable.

Il existe au Laos des sources thermales et minérales dont la plupart sont connues des habitants et utilisées par eux. Dans le Kong de Takoï, province de Saravane, des sources sulfureuses peu minéralisées, à la température de 40° et 42°. Près de Napé, province du Cammon, dans le lit même de la Nam Pao, une source est utilisée contre les rhumatismes et les dermatoses ; dans la province de Vientiane existent de nombreuses sources minérales. Dans le Tranninh, les sources de Ban Hao (42°) et de Ban Thot (35° 5) sont fréquentées par les galeux et les lépreux ; près de Luang Prabang, il existe trois sources :

à Ban Naneun, 65°, silice, chlore, potasse, soude, carbonate. magnésie ;

à Muong-La, eau chaudé saline ;

à Muong-Hene, eau chaude sulfureuse ;

dans le Haut-Mékong, à Ban Houessaï, une source carbonatée calcique et sulfurée ;

dans le Muong Huga une source sulfureuse comme à Ban Pou Lao ;

et à Muong Huyen, une source sulfureuse et carbonatée calcique.

L'ASSISTANCE MEDICALE AU LAOS

HISTORIQUE-ORGANISATION

L'Assistance Médicale au Laos est réglementée, comme dans toute l'Indochine, par l'arrêté du 30 juin 1905. Dans le programme d'organisation des services d'Assistance et d'Hygiène en Indochine qui précédait cet arrêté, l'on relève comme buts :

1° — Protection de la population contre les maladies épidémiques et contagieuses de l'intérieur et de l'extérieur.

2° — Etude, recommandation et exécution en ce qui concerne des mesures d'hygiène destinées à entretenir le bon état de la Santé Publique ;

3° — Assurance aux particuliers des soins qui sont au-dessus des ressources de la médecine traditionnelle, l'Assistance venant compléter son action et non la supplanter.

La direction en est assurée par le Médecin Inspecteur Directeur Général de la Santé. Au Laos, comme au Cambodge où en temps normal il ne réside pas de troupes, les médecins de l'Assistance avaient remplacé les médecins militaires ; pour la même raison, il n'y avait pas de direction locale de la Santé et le Service de l'Assistance était dirigé par le Médecin-Chef de l'Hôpital de Vientiane.

Les premières ambulances créées furent celles de Luang Prabang en 1894, de Khong en 1900, de Pak Hin Boun qui fut transférée à Vientiane en 1903, de Xieng Khouang en mai 1903. Elles dépendaient les unes de la Cochinchine, les autres du Tonkin jusqu'en 1903 où elles furent centralisées et placées sous la direction du médecin de l'ambulance de Vientiane. Par arrêté du 30 juin 1905, le Médecin-Chef de Vientiane cesse d'être le délégué du sous-directeur du Service de Santé en Cochinchine et devient directeur local de la Santé et, en 1906 Chef du Service de l'Assistance Médicale au Laos. L'arrêté du 15 août 1906 créait un personnel d'infirmiers indigènes.

A la veille de la guerre, l'équipement sanitaire du Laos comprenait six hôpitaux : Vientiane, Luang-Prabang, Xieng-Khouang, Thakek, Savannaket, Paksé, cinq infirmeries provinciales : Attopeu, Saravane, Sannmeua, Houessai, Phong Salay ; trois infirmeries secondaires : Tchepone, Pak Lay et Muong Sing ; deux léproseries : Paksé, Luang-Prabang, un lazaret à Khone et quarante cinq dispensaires ruraux. Il existait trois stations vaccino-gènes : Vientiane, Xieng-Kouang, Luang-Prabang ; un laboratoire de bactériologie, d'hygiène et de repression des fraudes à

Vientiane ; une pharmacie commerciale à Vientiane et dix drogueries sino-annamites réparties sur tout le Laos.

Les crédits de l'Assistance étaient prélevés sur le budget local du Laos.

Déjà en 1908, l'Assistance assumait les consultations, les visites à domicile et le service hospitalier dans les centres pourvus de formation sanitaire. Mais en dehors de ceux-ci, les malades devaient se déplacer ou attendre la visite du médecin vaccinateur, leurs services ne permettant pas aux médecins des centres de se déplacer beaucoup. Pour cette raison, il fut créé un service de médecine mobile partageant le Laos en 3 secteurs : Nord-Laos, Moyen-Laos, et Sud Laos. La Société des Dames de Vientiane avait organisé dans cette ville une consultation pour les enfants laotiens. Les rapports officiels gardent le silence sur l'œuvre sanitaire des religieuses et des missionnaires.

Seul le docteur Clavel, en 1906, note que l'attachement des habitants à leur religion leur ôte toute importance et ne se félicite pas de leur concours dans les hôpitaux. En fait, les laotiens les respectent beaucoup et ont fréquemment recours à eux et nous avons connu le Laos à une époque où parachutistes, religieuses et missionnaires se partageaient l'administration et le service médical du Laos, l'occupation japonaise puis chinoise ayant supprimé tous les cadres réguliers du pays.

NOSOLOGIE - LE CHOLERA

Affection endémo-épidémique depuis les temps les plus reculés en Extrême-Orient, le choléra sévit dans tous les pays de l'Union Indochinoise sous une forme atténuée avec parfois des réveils comme en 1926 où l'épidémie dura deux ans. Il est une des maladies les plus redoutées des laotiens qui le nomment « Pa-Gnon-Ou ».

La première épidémie que nous connaissions est celle de 1902 ; des reprises plus ou moins sévères causèrent de nombreux décès dans les provinces de Luang-Prabang, Vientiane et Savannakhet. En 1906, l'on ne signalait plus qu'un petit foyer isolé au village de Tham-La sur la haute vallée du Nam Kan, province de Xien-Kouang.

En 1908, une nouvelle épidémie évolua en deux foyers. Dans la province de Savannakhet, d'avril à juillet, elle fit 1.500 victimes dont 2 Européens en quatre mois. Elle paraît avoir été importée d'Annam et transmise par contagé direct. Un autre foyer importé du Cambodge, dans les régions de Kong et de Paksé eut 250 décès.

L'épidémie de 1912 fut transmise à partir des gros villages siamois riverains du Mékong situés en face de Savannakhet et de Thakek. En mars, le Mékong charriait de nombreux cadavres siamois et malgré la quarantaine, les premiers cas apparurent dans les villages Lao du fleuve. De là, l'épidémie s'étendit au Haut et au Bas-Laos. Il mourut plus de deux mille personnes. Les années suivantes la maladie décrut et l'on ne note plus qu'une dizaine de cas pour tout le Laos de 1917 à 1918. En 1919, ce furent vraisemblablement des marchands de bœufs venus de Cochinchine et du Cambodge qui introduisirent la maladie. Elle débute à Khone et à Khong au mois de mai, s'étend sur les deux rives, gagne Pakse puis les provinces de Saravane et d'Attapeu en suivant le cours des rivières. Elle dure trois mois et fait mille neuf cent vingt cinq victimes.

L'épidémie de 1926 fut la répercussion de la vaste pandémie qui dévasta tout l'Extrême-Orient. Elle toucha en premier la province de Bassac, importée par des coolies cambodgiens travaillant sur des chantiers de la région de Sambor. Un autre foyer dans la région d'Attapeu fut également importé du Cambodge par des commerçants qui viennent annuellement faire des échanges. Par eux, le choléra chemine dans la province de mai à juillet. L'on nota neuf cent trente deux cas dont huit cent quatre vingt deux décès. Des mesures rigoureuses furent prises : arraisonement des chaloupes et sampans, refoulement de ceux qui ne voulurent

pas se soumettre à la vaccination et à la quarantaine, barrage terrestre à la frontière du Cambodge. Un Laotien réussit à forcer ce barrage en venant du Cambodge et mourut du choléra à Khong où apparut un foyer immédiatement circonscrit.

Depuis, le choléra qui paraît s'être acclimaté en Cochinchine et au Cambodge sous forme endémique, ne semble pas s'être implanté au Laos où cependant apparaissent parfois de petits foyers vite circonscrits et éteints. Une nouvelle épidémie est pourtant apparue en 1945 dans le Haut-Mékong, sur laquelle nous ne possédons pas de renseignements précis.

En temps normal, des barrages sanitaires existent. Au Sud, le Lazaret de Khone, avec un médecin indochinois, est situé au point de transbordement que les rapides infranchissables exigent. Une visite médicale est obligatoire et un certificat de vaccination récente est exigé des voyageurs qui peuvent être gardés en observation au lazaret et vaccinés s'il y a lieu.

A l'ouest, un barrage à Phong-Thong-Paksé protège le Laos des maladies pouvant être importées du delta de la Menam par la voie ferrée siamoise Bangkok-Oubone.

A l'Est, les barrages de Nape et Kamkeut et le lazaret de Tchepone commandent les routes de Hué, Dong Ha à Savannakhet et de Vinh à Takhek.

Au Nord-Est, la route de Vinh au Tranninh et à Luang-Prabang est surveillée par le barrage de Nong Net et la piste du Tonkin à Sammeua par celui de Sophao.

Le Nord-Ouest est peu menacé. Un barrage à Houessai surveille les voyageurs descendant du Mékong sur Houessai et Luang-Prabang, venant de la route de Bangkok à la Birmanie.

Enfin, un barrage est prévu à Thakhek pour la voie ferrée en projet.

La malpropreté, la négligence et la promiscuité paraissent jouer un rôle important dans la transmission de la maladie. La misère physiologique et l'opium, toujours cité en de telles occasions, y aident encore. Les missionnaires, les agents de police et des douanes sont les Européens les plus touchés par les épidémies. Leurs contacts intimes avec la population et souvent leur alimentation identique en sont la cause. Les Chinois très sobres et jouissant d'un certain confort sont plus souvent épargnés ; les Japonais le sont toujours. Enfin, le parasitisme intestinal jouerait peut-être un rôle favorisant.

Les épidémies évoluent toujours avec une période d'éclosion où la chaleur et des circonstances saisonnières mal déterminées paraissent jouer un rôle ; cette période se situe habituellement en avril-mai, période d'extrême sécheresse et de chaleur croissante. Un ou plusieurs foyers, simultanés ou presque, peu distants, apparaissent. Les cadavres abandonnés au fil de l'eau, les voyageurs provoquent la période de diffusion où le contagion est

manifestement direct. Lors des premières pluies il existe toujours une recrudescence momentanée de l'épidémie qui décroît dès les grandes averses. La permanence du virus semble assurée dans les cases par les objets souillés et dans la terre par les cadavres. Mais rien de ceci n'explique que la maladie reste épidémique au Cambodge et en Cochinchine alors qu'elle est manifestement importée au Laos à chaque épidémie et en disparaît presque complètement après chaque.

Lors de ces épidémies, les médecins du Laos ont noté des formes tuant en moins de six heures, parfois en deux ou trois heures, sans flux intestinal. A l'autopsie, l'intestin renferme des matières d'aspect normal, la muqueuse est hortensia. Les formes relativement bénignes sont rarement constatées dans les hôpitaux où les indigènes ne viennent que lorsque la gravité de leur état les y contraint. Les observations rapportées indiquent que les signes classiques sont nets mais avec diverses variantes. Les selles sont inconstamment riziformes et plus souvent semblables à de la râclure de chair. Les vomissements manquent souvent alors que les crampes sont toujours très marquées. Pour certains observateurs, leur violence serait en rapport avec le degré et la persistance de l'anurie. Celle-ci est constante et le retour de l'excrétion urinaire n'est pas toujours un signe d'amélioration et de réaction. Des néphrites avec albuminurie massive, forme presque toujours mortelle, sont fréquemment observées et, dans les rares cas guéris, l'albuminurie a persisté parfois trois semaines après la cessation des phénomènes cholériques.

La pauvreté et le manque d'eau diminuent considérablement l'importance des moyens prophylactiques autres que la vaccination. La mortalité est dix fois plus faible chez les sujets vaccinés que chez les autres et, suivant les époques, les régions et les épidémies, l'on a noté de 80 à 85 % de sujets immunisés. Le vaccin de l'Institut Pasteur de Saïgon est parfaitement toléré mais la difficulté de pratiquer correctement deux injections à huit jours d'intervalle a conduit les médecins à ne faire qu'une seule injection de 2 ou 3 centimètres cubes ; certains même la font de quatre ou cinq.

L'isolement du cholérique, la désinfection des logements contaminés (service médical au chef-lieu ou rôle des autorités locales à la campagne), les postes de savonnage à la porte des maisons atteintes et dans les lieux publics, la vaccination de l'entourage du malade, des tournées de vaccination et d'organisation des mesures prophylactiques, des tracts indiquant ces mesures, des affiches, un système de fiches par lequel les notables signalent chaque cas au chef-lieu, quelques médicaments : désinfectants, potions stimulantes, solution d'acide lactique paraissent agir efficacement là où ces mesures peuvent être appliquées rigoureusement.

LES FIEVRES TYPHOIDES

Elles apparaissent au début de la saison des pluies sans présenter aucune particularité notable.

LA PESTE

Elle est pratiquement inconnue au Laos où les rares cas observés ont été importés du Cambodge. Un à Khone en 1915, douze décès furent identifiés dans la même région en 1916 et, en 1917, vingt quatre cas dont quinze décès, en même temps que la peste s'étendait à la région d'Attopeg avec cinquante neuf cas dont cinquante cinq décès.

Les mesures de protection à la frontière ont été exposées à propos du choléra.

LA VARIOLE

La variole était le principal fléau au Laos, apparaissant tous les ans pendant la saison sèche et tuant jusqu'à dix mille personnes en une épidémie. Dans son rapport de 1903, le premier chef du Service de Santé au Laos écrivait que neuf dixièmes des Laotiens nés avant 1893 portaient des cicatrices de variole ; un cinquième au moins des enfants en mourait. Les Laotiens la nomme « Kok-Mak-Soup » et en distinguent cinq espèces : Maha Mech, à boutons rouges, Maha Nin à boutons noirs, Long Keo à boutons clairs, Kithet à boutons ronds, sortant mal et enfin Tomm Dok Tang sortant bien mais retombant rapidement. Leur apparition dans les cheveux et le tour du cou signent un pronostic fatal d'après les manuscrits. La multitude des traitements indiqués montre et l'importance du mal et le peu d'efficacité des remèdes employés. La variolisation se pratiquait couramment au Laos à l'aide de croûtelles desséchées, pulvérisées et conservées au soleil dans des plumes de poulet. Les adultes les prisait, les narines des enfants étaient badigeonnées avec elles. En 1912, il n'existait plus que quelques cas de variole dans les provinces de Luang-Prabang et du Cammon, en 1913, à Savannakhet ; en 1924, la maladie a disparu. Mais en 1926, des Annamites la réintroduisent dans la région de Savannakhet provoquant une centaine de décès. Un nouveau réveil en 1929 ne créa pas d'état épidémique.

En 1904, une station vaccinogène fut créée à Xieng-Khouang et un service mobile, puis les stations de Vientiane et de Luang-Prabang supprimées par la suite. L'on essaya d'organiser un service de vaccinateurs indigènes. L'inexactitude des statistiques était un léger inconvénient à côté des complications phlegmoneuses et des inoculations de syphilis dont ils furent responsables. De nouvelles tentatives avec les bonzes puis avec les samuiens connurent les mêmes échecs. Pourtant le nombre de vaccinations.

pratiquées depuis 1924 était remarquable, dépassant de loin le chiffre de la population. L'on en revint aux infirmiers indigènes sous une surveillance médicale aussi étroite que possible. Une vérification faite en 1929 montra des cicatrices nettes de vaccination chez 78 % de la population. Malgré l'abandon presque total de la vaccination pendant les dernières années de la guerre, il n'y eut que quelques cas sporadiques de variole. Mais les indigènes n'ont pas perdu le souvenir des épidémies de naguère et nous les avons vus réclamer la vaccination à notre retour au Laos. Même les Méos qui ne supportent guère de contraintes faisaient plusieurs jours de marche pour venir demander la précieuse protection.

LE BÉRI-BÉRI

Maladie de carence, le béri-béri semble se comporter en Indochine comme une maladie infectieuse et contagieuse. Les observations indiquant cette particularité furent surtout prises au Cambodge et en Cochinchine, cette affection ne touchant au Laos que 0,06 personnes sur 10.000.

LE PALUDISME

Maladie endémique la plus fréquente au Laos, le paludisme y est souvent bénin mais se présente parfois sous des formes graves (accès pernicieux, fièvre typho-malarienne, cachexie). Il frappe surtout les nouveaux arrivants et, au temps où il fallait faire un long et fatigant voyage pour atteindre le royaume, bien peu y échappaient. Toutefois, les indigènes y restent sensibles. J'ai vu dans les villages des enfants mourir de cachexie palustre. Avant la guerre, il tenait une place de choix dans les statistiques de l'Assistance Médicale et, pendant la campagne de 1945, malgré moustiquaires, quinine et quinacrine préventive, nous avions toujours un notable pourcentage de nos effectifs immobilisé par lui.

Le paludisme présente une recrudescence d'avril à juillet lors de la première période de pluie et une autre en octobre à la fin de la saison humide. Ces deux accidents exceptés, la courbe de morbidité suit celle des pluies.

Les mesures prophylactiques sur le terrain sont impossibles à prendre. Dès les premières grandes pluies, l'eau est presque partout à fleur de terre. chaque pas laisse un trou dans la boue et les abords des villages et le sol même entre les cases sont un borbier labouré par les animaux où l'on enfonce jusqu'au genou, qu'il est impossible de drainer ni de stériliser.

D'un sac abandonné dans une pièce et ouvert trois jours plus tard, s'élève une nuée de moustiques. L'exorcisme anglo-saxon « Take care mosquitos bites give malaria » n'avait nulle autre

part plus de raison qu'ici, mais l'on peut donner tout ce qu'il est imaginable à des hommes marchant des heures dans la forêt, dormant souvent en plein air, l'on ne fera que diminuer le nombre des cas sans supprimer l'infestation. La fumée du foyer dans les cases, la pulvérisation de « D. D. T. » en solution dans du Freon paraissent une meilleure protection que la moustiquaire et l'importance du repos, du confort et de l'alimentation plus grande que les médicaments.

LA BILIEUSE HEMOGLOBINURIQUE

Elle frappe surtout les Annamites, quelques Européens aussi alors que les Laotiens paraissent y être réfractaires.

En 1934 fut fait au Laos l'essai d'une liane dite liane quinine trouvée dans la région de Saravane : Khua Kao Hoq. Réduite en poudre au mortier, elle était administrée à la dose journalière de 1 gr. à 1 gr. 50 avec une quantité égale d'antipyrine. Le rapport annuel de l'Assistance Médicale qui la signale note 70 % des cas améliorés ou guéris par cette médication. Le docteur Spire notait cette plante en 1907 sous les noms laotiens Khua Kha Ho ; siamois : Bora Phet ; et, l'identifiant avec *Cocculus Vermicosus* Wallich, il indiquait sa renommée comme antifébrifuge employé par les riverains du Mékong et de la Menam, sans pouvoir en préciser ni les doses ni la préparation.

Je n'ai trouvé aucune précision sur les variétés de *plasmodium* rencontrées au Laos. Il semble, d'après l'allure clinique, que le *vivax* domine et après lui le *falcifarum*.

Les recherches entomologiques ont montré l'existence des anophèles suivants :

Groupe *Anopheles S. S.*

- A. *Barbirostris*
- A. *Barbumbrisus*
- A. *Hyrceanus* var *Siwensis* Wiedmann
- A. *Hyrceanus* var *Nigerius* Gibes
- A. *Gigas* Var *Baibeleyi*

(uniquement dans les zones les plus hautes).

Groupe *Pseudomyzonia*

- A. *Vagus* Dônitz (partout)

Groupe *Neomyzomia*

- A. *Kochi* Dônitz
- A. *Leucosphyrus* (plaines)
- A. *Punctulatus* Tesselatus

Groupe *Neocellia*

- A. *Fuliginus*
- A. *Fuliginus Philippinensis*

- A. *Maculatus* Theboald
- A. *Maculipalpis* var *indienis*

Groupe *Myzomia*

- A. *Aconitus*
- A. *Culicifacies*
- A. *Japonensis*
- A. *Minimus* var *Vanura* (présence probable)
- A. *Aitkenii* (signalé mais non retrouvé)

Le paludisme est responsable de 20 à 25 % des hospitalisations et de 0 à 30 % des décès suivant les régions, atteignant le maximum dans la région de Thakhek. Parallèlement à ces chiffres, l'indice splénique varie de 10 à 100. Avant la guerre l'Assistance vendait et distribuait gratuitement de la quinine. Pendant la dernière campagne, les soldats prenaient de la quinacrine suivant la méthode anglaise : un comprimé par jour, six jours sur sept.

LA DYSENTERIE AMIBIENNE

Très répandue également au Laos, mais loin de présenter l'importance du paludisme, la dysenterie amibienne apparaît à la même époque que le paludisme. Les Laotiens distinguent : les douleurs intestinales : Hon Tong Long Tiep ; la Dysenterie : Thay Mouk ; les abcès du foie : Pa Dong ; les diarrhées simples : Tiep Long Long ; muqueuses : Long Mouk ; sanguines : Long Deng ; noires : Ok Dam ; cholériforme : Tong Khi Hak et la rectite : Long Doi. Pour ces affections encore, les remèdes sont innombrables. La contamination en est beaucoup plus facile à éviter que celle du paludisme ; le mode d'alimentation des indigènes les expose davantage que les Européens à cette affection. Par contre, la diarrhée chronique est également répandue chez toutes les races. Elle semble ici toucher indifféremment anciens dysentériques et individus sains, contrairement à la sprue, et résulter de plusieurs facteurs : parasitisme intestinal, avitaminose, manque d'aliments frais, accordant en ceci une participation hépatique certaine. Elle est une gêne beaucoup plus qu'un danger. Les recherches de Houdemer donnent un indice d'infestation de :

Amibes dysentériques :	0,67 %
<i>Balantidium Coli</i> :	0,06 %
<i>Giardia</i> :	0,27 %

LA LEPRE

En 1906, l'on avait recensé 500 lépreux isolés dans tout le Laos. En 1930, sur les douze mille cas connus en Indochine, huit cent cinquante étaient du Laos. En 1941, quatre vingt lépreux nouvellement reconnus furent isolés. En 1942, trente neuf. Le chiffre

total des malades n'est indiqué dans aucun rapport depuis 1930.

Les Lao distinguent la lèpre au début : Ki-Hueum, la lèpre avec ulcérations : Tout-Hao, stade où autrefois le malade était isolé et la lèpre avec nodosités : Kitout. Dans la vallée du Mékong, les ladres devaient vivre sur des maisons flottantes et il leur était interdit de descendre à terre ; le plus souvent dans les autres régions, ils habitaient en dehors des villages où ils se rendaient du reste souvent pour protester de l'oubli où les laissaient les mandarins chargés de les entretenir.

LE PIAN

Totalement inconnu dans les villages situés sur les plateaux du Cammon et la chaîne annamitique, le pian : Khi-Mo est très répandu dans le reste du Laos. Certaines années, le nombre des cas traités atteint sept mille. L'index pianique (lésions en activité et cicatrices) va en diminuant du Sud au Nord de la vallée du Mékong. Le docteur Chesneau formule ces deux règles :

L'apparition du pian est d'autant plus précoce que l'agglomération est plus importante et d'autant plus précoce que l'index pianique est plus élevé.

Toutes les formes sont rencontrées, sauf les lésions primaires isolées, le laotien venant consulter trop tardivement. La kératodermie palmo-plantaire est attribuée au pian par les laotiens. Elle est d'une fréquence qui permet d'accepter cette étiologie. L'on rencontre souvent des lésions phagédéniques post pianiques : Khi Ma Mug et des nodosités juxta-articulaires : En-Kot.

Les autres maladies cutanées foisonnent au Laos et souvent s'associent sur le même malade. Le manque d'hygiène et la patience avec laquelle sous toute latitude l'on arrive à supporter des affections gênantes et inesthétiques expliquent suffisamment leur abondance et leur durée. En ce domaine, tout se voit.

Le parasitisme intestinal n'épargne personne et en ce domaine aussi, l'on peut rencontrer tout ce qui existe.

LA RAGE

La rage est assez fréquente au Laos où il existe un grand nombre de chiens errants. Les indigènes font absorber au sujet mordu le foie de l'animal suspect. Il va sans dire que nous préférons le vaccin de l'Institut Pasteur de Saïgon.

LES MALADIES DE L'APPAREIL RESPIRATOIRE

Elles sont fréquemment rencontrées. Outre les affections banales, la pneumonie paraît très fréquente au Laos et responsable de la mort de plusieurs européens qui y résidaient avant la guerre.

La tuberculose pulmonaire qui était rarement signalée au début de ce siècle est en nette augmentation. La contagion est surtout apportée par les Annamites.

L'épidémie mondiale de grippe de 1919 atteignit également cette région si reculée. Le bacille de Pfeiffer n'y fut jamais trouvé, par contre le pneumocoque y était abondant.

Les affections nerveuses et les maladies mentales ne méritent aucune mention spéciale. Par contre, les goîtres sont très fréquents dans les régions montagneuses.

Les affections auriculaires et oculaires sont nombreuses.

Les affections chirurgicales ne se distinguent que par le moment tardif où les indigènes viennent les faire traiter à l'hôpital. C'est là d'ailleurs un phénomène général, ils ne se présentent qu'après avoir épuisé toute la science du village et du sorcier et, bien souvent, leur famille les enlève lorsqu'ils savent qu'une opération est décidée.

Enfin il reste à citer une maladie fort répandue au Laos, la dengue, dont la gravité et l'originalité ne méritent rien de plus qu'une notation.

LES MALADIES VENERIENNES

Importées à l'origine par les caravanes birmanes et siamoises, les maladies vénériennes doivent aussi certainement beaucoup aux Européens. Les Laotiens ne leur donnent pas l'importance qu'elles méritent aussi commencent-elles à constituer un véritable danger.

C'est là un problème d'intérêt local et, d'autre part, d'une grande importance à une époque où nous maintenons des troupes dans le pays. La prostitution est inconnue des Laotiens mais leurs jeux, en dépit des curieuses cours d'amour qui se tiennent, vont assez loin pour que des règlements de police ne soient pas opérants comme en d'autres lieux. Il existe là un danger certain qu'il serait utile de ne pas laisser aggraver la déjà trop forte mortalité infantile.

L'ALCOOLISME

Les Laotiens ne boivent pratiquement que de l'eau. Le thé même est peu connu d'eux. Ce n'est qu'à l'occasion de fêtes importantes qu'ils consomment de l'alcool de riz fabriqué par eux en laissant fermenter du riz dans des jarres de terre. En certaines régions, l'on distille aussi ce produit, obtenant ainsi toute une gamme d'alcools dont beaucoup ne sont pas sans saveur très agréable. Les abus que l'on en fait ne sont que d'un soir et l'alcoolisme n'est qu'accidentel.

L'OPIUM

Bien au contraire, l'opiomanie est très répandue. Elle a ici la même importance que l'alcoolisme en Europe. Le Laos est grand producteur de pavot et les tribus qui le cultivent font une importante consommation de la drogue. Le Gouvernement Général tirait un certain profit de la Régie de l'opium. Pendant l'occupation japonaise, alors que toute relation avec la métropole était coupée, il en intensifia le commerce. Cette mesure entraîna fatalement une augmentation de la vente clandestine et principalement au Laos. Non seulement beaucoup des habitants voisins des régions productrices en trafiquèrent, mais l'usage de la drogue se répandit davantage dans le pays. Toutefois, il est rare de rencontrer de grands intoxiqués et la plupart des indigènes supportent bien les quelques pipes qu'ils fument. Mais il est certain que l'usage habituel de l'opium crée un état de moindre résistance qui a un rôle dans les épidémies et même les maladies sporadiques.

Les souvenirs rapportés dans les pages suivantes m'ont paru avoir valeur d'illustrations de l'étude formant la première partie de cette thèse.

MAZARGUES

Pour presque tous les hommes du Corps Expéditionnaire, le voyage commença au Camp de Mazargues, dans les demi-cylindres de ciment installés pour accueillir des déportés israéliques à leur retour d'Allemagne. Les premiers arrivants faillirent massacrer leurs convoyeurs ayant pris ces baraquements pour des chambres à gaz. En décembre 1945, des éléments disparates, légionnaires, artilleurs, marsouins, s'y impatientsaient de leur attente dans la neige. Certaines unités, comme le 43^e R. I. C. dans la région de Menton, désespéraient de partir après un an de séjour dans le Midi. Les médecins sans affectation dans un corps de troupe allaient de la frontière italienne au Pays d'Arles, passant quelques visites d'aptitude à servir à la colonie, commençant des séries de vaccin que l'on complétait à la hâte, parfois, au moment d'embarquer une formation. Ainsi, certains matins étaient entièrement occupés à inoculer un mélange de lymphes vaccinales et de vaccin anti-amaril, en même temps que l'on injectait par ailleurs le vaccin quintuple et l'antirickettsique. Lorsque le tour était à la Légion Etrangère, nous voyions arriver le lendemain à l'infirmerie un groupe de képis blancs et leur lieutenant, cravache en main, se présentant comme médecin espagnol actuellement légionnaire et ses hommes comme tire-au-flanc, tous. Il ne disait pas tout ; ce petit lieutenant un tantinet bossu, toujours vociférant, ancien commandant des brigades internationales, était bien médecin et avait aussi un long passé de campagnes et d'innombrables décorations qui n'apparaissaient sur sa vareuse qu'aux grandes occasions. Ses entrées étaient terribles, mais c'était un homme charmant qui aurait fait encore plus de bruit si nous avions traité ses hommes comme il le demandait, à la cravache. Soyons poli. Entre ces séances de prophylaxie qui ont toujours un aspect de travail à la chaîne, le service était léger et l'occupation la plus régulière, la dégustation de coquillages et de pissas sur le Vieux-Port et encore, la Maison de Mazargues ne fut jamais aussi médicalement surveillée.

A cette époque, j'avais disparu des effectifs au cours de mutations fantaisistes qui me firent visiter toute la Côte d'Azur jusqu'au jour où l'on me proposa sur un bateau la place d'un homme introuvable dont le nom ressemblait vaguement au mien.

EN MER

Après la banlieue de Marseille sous la neige, c'était un plaisir de se promener en short sur un bateau en Méditerranée avec encore un peu de l'excitation normale du départ, accrue de la fin d'une stagnation qui, pour beaucoup, avait duré des mois. Pourtant cela entraîna aussi quelques troubles pour certains, sans parler d'improbables mariages que quelques officiers bâclèrent au départ.

Pendant quelques jours, le bateau — navire anglais — fut réellement sec « a dry ship » sauf, évidemment, pour les légionnaires qui savent toujours prévoir. Lorsque le vin réapparut à l'ordinaire, trois hommes présentèrent des crises d'épilepsie et d'autres furent légèrement mis à mal au cours de quelques bagarres. La réadaptation se fit rapidement. Plus tard, en mer Rouge, un homme se suicida, déséquilibre dû au départ, ou désespoir de ne pouvoir guérir d'une blennorragie résistant aux sulfamides comme à la pénicilline. Pour beaucoup cette affection fut un dernier et parfois durable souvenir de Marseille. Il y eut entre autres, un brave marsouin qui reçut par erreur deux injections intra-veineuses de « T. A. B. » à une heure d'intervalle. Cela se passait en Mer Rouge et, malgré des bains froids, tous les ventilateurs possibles dirigés vers lui, de la glace sur la tête, le cœur et l'abdomen, sa température resta deux jours au-dessus de 41°. Il s'en sortit, ses gonocoques aussi.

Les Anglais surveillaient cela avec méfiance ; leur médecin se déchargea sur nous de tout le service à bord. Il ne quitta le canapé de sa cabine où il nous recevait en de rares conférences que pour surveiller la visite systématique des hommes. Il ne devait s'agir là que de trouver un pou, car, celui-ci découvert, le navire fut inondé de poudre D, D. T.

Au cours des visites à l'infirmerie du bord, les anciens nous donnaient une légère — et qui fut l'unique — initiation à la médecine coloniale.

Du 17 janvier au 6 février, voyage sans histoire et sans escale. L'infirmerie n'était alimentée que par le mal de mer, les cas banaux de médecine de troupe et, très tôt, par les insolations. En arrivant au Cap Saint-Jacques, nous n'avions que trois malades couchés dont une affection pulmonaire bâtarde à l'occasion de laquelle les Anglais s'étaient étonnés d'une application de ventouses qu'ils considéraient comme un traitement barbare et anachronique. Accompagner ces malades me valut de gagner Saïgon en avion-amphibie, au lieu de remonter lentement la rivière en chaloupe.

Après quelques jours d'inaction à Saïgon, semblables à ceux de Marseilles, trois d'entre nous furent affectés aux Troupes du Laos où nous devons rejoindre une Antenne Chirurgicale Avan-

cée. Cela nous valut l'attribution du chapeau de feutre australien dont j'avais rêvé dans mon enfance le voyant sur des photographies. Cette coiffure, beaucoup plus légère que le casque colonial, protège aussi bien que lui et elle est plus agréable à voir. Un matin, nous partions enfin en convoi vers le Nord.

VERS LE LAOS

Après les rizières de Cochinchine, la route traverse la large bande des Terres-Rouges pour atteindre le Mékong à Kratié, ville cambodgienne où l'on trouve déjà un peu de l'atmosphère du Laos. Plus loin la route est blanche dans la forêt ; la pyramide de pierre qui marque l'entrée du territoire lao est au milieu d'hectares boisés. A cette période de l'année la forêt brûlait, laissant de vastes clairières calcinées, cerclées de flammes qui s'éloignaient en crépitant ; de grands arbres flambaient de la terre au faite. Des équipes de cantonniers laotiens couverts de gale, bivouaquaient au bord de la route. Le chef du convoi, capitaine parachutiste qui devait être tué quelques mois plus tard dans une embuscade, menait le voyage de façon fantaisiste, s'arrêtant pour chasser les oiseaux, pour voir des camarades dans un poste et l'étape se prolongeait anormalement dans la nuit, au hasard des gîtes. Un soir, nous étions magnifiquement reçus à dîner dans une plantation des Terres Rouges avant d'aller passer la nuit roulés dans une couverture, allongés dans une cuve à laver le latex ; le lendemain le bivouac se faisait chez un restaurateur chinois, dans la maison des Postes. Un soir nous nous arrêtions près d'une case de fortune où une famille laotienne dépeçait aux torches un cerf tué l'après-midi et nous nous étonnions que le foyer et les chutes embrasées des torches ne missent le feu aux parois de bambous. En sortant, se voyaient encore des flammes lointaines dans la forêt, au travers des arbres ; un vol de lucioles semblait les refléter.

La route perce la forêt jusqu'à Hatseï Koune où nous retrouvons le Mékong. C'est là le point le plus riant du Laos ; l'on y trouve les perles de l'Orient, à même la terre, sans le fumier sur lequel elles reposent habituellement. Largement étalé, coupé en d'innombrables bras par des îles et des bancs de sable, le Mékong est royal. Plus bas, aux chutes de Khone, il retrouve l'impétuosité de son parcours septentrional. Ici, gardant encore un peu de sa fougue dans les tourbillons du milieu de son lit, il s'apaise en frôlant les berges des îles de Khong. Quatre mille îles disent les Laotiens, cent vingt cinq rectifient les géographes. L'important n'est pas ces chiffres, mais l'existence de Khong, Khong l'île heureuse, ceinturée d'une route couverte du feuillage des cocotiers, banians, micocouliers qui bordent la lisière de sa forêt, laissant à découvert la rizière en son centre, s'écartant sur

une dizaine de petits villages, de pagodes dont la perle est la Pagode des Rochers ? Un saint ermite, au goût rare, vint des Indes construire ce blanc joyau dominant les eaux de son socle noir, une centaine de mètres au-dessus de la cime des arbres. Nous trouvions au village de Khong un guide parfait : un peintre qui, après avoir erré de l'Ecole des Beaux-Arts à tout ce qui mérite d'être vu en Europe, reçut du gouvernement une bourse de séjour de six mois en Indochine. Le terme du voyage échu, il ne trouva aucune raison de rentrer en Europe et, après une quête soigneuse à travers la péninsule, il se fixa à Khong. Il y avait alors dix ans de cela. Il quitta ses toiles et l'école artisanale qu'il a fondée, pour nous faire visiter son île que nous avons parcourue pendant trois jours sur les petits chevaux du pays d'où les pieds touchent presque terre, allant d'un village à l'autre guidés par le tam-tam qui annonçait la fête. C'est toujours fête en Khong. Ici l'on quêtait pour une pagode ; là, un parent ou un ami rentrait de voyage ; ailleurs, il n'y avait aucune raison si ce n'est la joie de vivre, assez forte pour justifier la fête sans autre raison. Le Laos nous envoûtait d'un coup, au son doux des Khênes (1). Un soir une fille nous offrait de l'alcool de riz en chantant : « Prends et bois, bois ceci avec mon cœur ». La fête laotienne, le « Boun » est toujours à peu près semblable. Accroupis sur des nattes, en cercle autour de deux ou trois joueurs de Khênes, jeunes gens et jeunes filles improvisent sur l'air que souffle la fantaisie des musiciens des répons de cour d'amour. Lorsque la courtoisie est à court — courtoisie fort gaillarde — tous reprennent une chanson classique, la danse des lanternes, la chanson des piroguiers, la descente du Mékong. De l'alcool, du tabac et des chiques de bétel circulent parmi les invités. Une autre fête, le « Bassi » est donnée en l'honneur des étrangers. Un officiant laïque leur offre des produits de la terre lao et leur noue au poignet un bracelet de coton en psalmodiant des vœux et des invocations aux génies. Ces liens ne se doivent pas rompre et, malgré leur fragilité, chacun en emporte plusieurs centimètres d'épaisseur à chaque bras en quittant le royaume. Après cette cérémonie, l'on boit la jarre.

A toute heure de la nuit, se rencontrent sur la route ou les pistes, des hommes se promenant en riant et en chantant, une fleur posée sur l'oreille ; la vérandah des cases n'est jamais vide : fumeurs, tisseuses, amoureux...

Un matin, une chaloupe s'éloignait vers Paksé. Les troupes françaises y étaient arrivées depuis peu, mais déjà l'hôpital et le terrain d'aviation étaient réorganisés. L'antenne chirurgicale que nous devions rejoindre était déjà partie plus au Nord, s'installer provisoirement à Séno. Pendant le trajet, une embuscade lui avait

(1) Instrument de musique fait de bambous creux, assemblés en tuyaux d'orgues, modulant les vibrations d'une embouchure en bec de flûte.

coûté un mort et dix blessés. Aucun convoi n'étant prévu pour la rejoindre, nous recommencions à attendre à Paksé : bains dans le Mékong, soirées au théâtre annamite où la salle fait plus de bruit que les acteurs, dîners au restaurant chinois. Enfin nous profitons du passage d'un avion qui, allant à Paksan, avait allongé sa route pour nous poser à Séno. Le pilote avait oublié ses repères. Cela nous valut un après-midi de vol au-dessus d'un fouillis de rochers calcaires, de forêt et de marais où personne ne reconnaissait rien et un retour peu brillant à Paksé, déception compensée par un long vol à basse altitude au-dessus du Mékong avant de rentrer. C'est là une façon parfaite de prendre contact avec un pays. Je gardais le souvenir des villes et des campagnes de France qui semblent s'offrir amoureusement en s'étalant sous l'aile. Dans le delta, des plantes de marais se tassent entre les mailles du lacs des arroyos. Ici la brousse, la forêt claire, la montagne qui continue la plaine sans une fissure dans la nappe végétale, ou le marais encore. L'on ne sait pas où passer une fois à terre et l'on s'angoisse un peu à ne voir rien où se poser. Plus tard, nous devons apprendre par où passer en de longues journées de marche.

Quelques jours après, un convoi routier nous conduisit sans histoire à Séno ; l'hôpital était installé au bord de la route dans le bâtiment de l'ancienne station de radio d'Air-France. Les pièces du rez-de-chaussée étaient occupées par les salles d'opération et de réanimation. A part la table métallique, tous les meubles étaient de fortune, fabriqués en bambou. Les blessés étaient logés dans les dépendances de la station. La visite du matin passée, la journée était libre. La forêt claire, dénudée et jaunâtre à cette époque, nous entourait de tous côtés, s'interrompant juste sur les bords de la route et, à deux ou trois kilomètres de nous sur la vaste clairière du terrain d'aviation où une horde de cerfs venait souvent paître. A une trentaine de kilomètres de nous, un poste aussi perdu ; plus de rivière ici, interdiction de chasser pour ne pas déclencher le système d'alarme et de défense qui nous protégeait. Les seules distractions étaient les bains au fond d'un puits, l'arrêt très court d'un avion ou le passage d'une voiture de commerçants chinois. La visite de deux autres antennes chirurgicales qui allaient s'installer plus loin et des invités des postes jalonnant la route, nous permirent de faire un vrai banquet pour l'anniversaire du 9 mars. Nous étions alors persuadés de poursuivre bientôt la route jusqu'à Hanoï.

Un soir s'arrêtèrent à Séno, quatre parachutistes, l'un blessé, les autres malades, venant de la région de Napé. Ils étaient descendus dans le Cammon en octobre. Anciens de la D. G. E. R., volontaires aux forces de Birmanie « Forces 136 », on les avait finalement envoyés en Indochine pour lever et encadrer une armée annamite. Personne ne savait ce qu'ils trouveraient à terre et les

premiers payèrent presque tous cette équipée de leur vie. Ceux-ci étaient restés pendant des mois à errer dans la brousse sans rien recevoir de leur base. Ils étaient arrivés à grouper des hommes recrutés sur place autour des quelques sections qui se cachaient dans la forêt laotienne depuis le 9 mars 1945. Dans les plans de libération de l'Indochine, le Laos était provisoirement négligé. Grâce à ces quelques hommes lancés à la Grâce de Dieu, le Laos était presque entièrement libéré à l'arrivée du Corps Expéditionnaire.

Les quatre de ce soir-là qui arrivaient à la fin du dîner, portaient le chapeau de feutre, toute couleur perdue à la pluie et au soleil, cabossé, orné de bouquets de plumes éclatantes. Ils ne s'étaient ni rasés ni coupé les cheveux depuis leur descente et portaient des barbes de missionnaires que corrigeaient les boucles basses sur leur nuque, leurs plaisanteries continuelles lancées de voix à casser les vitres. Ils disaient la montagne, les soieries qu'y tissent les filles à la veillée, la forêt et les jours qu'ils y avaient passés poursuivant les annamites ou poursuivis par eux, accompagnés d'une bande de Laotiens d'abord pieds nus et en haillons que, parachutage après parachutage, ils avaient équipés.

L'un de nous devait rejoindre cette région où ils étaient sans médecin.

SAVANNAKHET

J'avais été envoyé à Phong-Soun pour remplacer un médecin qu'une fracture du bras immobilisait dans ce village d'où son commando devait partir pour les opérations de Savannakhet. Au milieu d'une épaisse couronne d'aréquier et de cocotiers entourés de rizières poussiéreuses, le commando s'était réparti dans les cases. Une large surface avait été aménagée en terrain d'aviation que son ingénieur, un vieux caporal, faisait admirer aux nouveaux venus, en se lamentant de voir abandonner bientôt une si belle œuvre qui n'avait jamais servi. Je passais là une nuit blanche dans une case où entraient sans cesse des partisans apportant des renseignements longuement et bruyamment discutés. Un officier comptait des pièces d'argent pour acheter je ne sais quel Chinois. Toute la nuit, je lus à la torche. Au matin, après une orgie de buffle et de poulet, nous allions nous installer sur la route à proximité de Savannakhet.

La ville était depuis longtemps cernée mais il fallait attendre le départ de nos « alliés » les Chinois pour y pénétrer. Tout était réglé pour les relever le matin même, si bien réglé qu'il fallut attendre la fin de nouvelles palabres pendant trois jours. Pour une raison inconnue, nous ne fûmes jamais ravitaillés. Nos chasseurs laotiens nous apportèrent deux ou trois repas de riz et de porc qu'ils avaient trouvés l'on ne sait où. Le lendemain il fallut nous contenter de quelques tablettes de chocolat et d'oignons, seule plante comestible d'un jardin voisin. Moins difficiles que nous, les Laotiens attrapaient des cigales et les mangeaient vivantes après les avoir laissé chanter dans leur bouche close. Lorsque l'insecte se taisait, ils le stimulaient d'un léger coup de dent. Le pire est qu'ils l'avalent réellement pour finir. Il existait là plusieurs puits dont nous essayions l'eau tour à tour. Elle avait les aspects les plus divers : laiteuse, rougeâtre, l'une même semblait être du chocolat. En la laissant décanter quelque temps, l'on évitait d'avalier les plus gros graviers après un dernier tri dans la bouche. Une tribu d'Hindous s'était jointe à nous pour venger une chèvre qui semblait leur être chère et que le Viet Minh avait fait rôtir. Le reste de leur troupeau nous fournit heureusement quelques gobelets de lait.

Nous nous étions installés dans un minuscule temple annamite au bord de la route. Allongés sur des brancards, la tête touchant le tigre peint sur l'autel, les pieds le mur, nous passions le temps à écouter les souvenirs de fumeur d'opium d'un capitaine de la Coloniale. Son expérience de dix ans prouvait que quelques

pipes à longs intervalles ne font pas plus un opiomane qu'un apéritif occasionnel ne fait un alcoolique. La nuit, nous brûlions les baguettes d'encens de l'autel pour chasser les moustiques.

Une estafette chinoise était venue chercher le commandant français pour un repas qui couronnait les pourparlers. Vêtu de toile kaki, guêtré de bandes molletières, il arriva avec circonspection sous la protection d'un immense drapeau qu'il agitait à bout de bras, le plus haut possible. Arrêté près de nous, il resta cramponné d'une main à son drapeau, se rafraîchissant de l'autre avec un éventail de papier, réclame oubliée d'un apéritif. Inquiets de ne pas le voir revenir, les Chinois dépêchèrent de Savannakhet un autre soldat à bicyclette qui resta à cinquante mètres de nous; l'inquiétude où les Chinois restaient de leurs deux hommes leur en fit envoyer d'autres et lorsque notre Jeep partit, il y avait sur la route trois cyclistes chinois tournant en rond comme s'ils n'avaient pas su descendre de leur engin et des piétons en armes venus en renfort. Quelqu'un tirait dans le lointain.

A la suite du repas, des camions nous conduisirent à Savannakhet d'où les Annamites s'étaient enfuis. Sur le stade, à l'entrée de la petite ville, les Chinois nous attendaient magnifiquement alignés. Lorsqu'ils s'entassèrent dans nos camions, leur premier rang si fièrement martial découvrit un entassement de charrettes, voitures à bras, lessiveuses, que traînaient des hommes ployant sous des charges invraisemblables. Dernière eux, Savannakhet était vide.

La ville est à peu près exclusivement chinoise et européenne. Sa périphérie est faite de villas entourées de jardins. Au centre, des bâtiments administratifs et des boutiques sont groupés autour de la place du marché. De la cour de la pagode, des bonzes daignaient nous regarder entrer. Les boutiquiers, vaguement inquiets nous ouvraient leurs portes avec de larges sourires, offrant gratuitement à manger en signe apparent de joie. Cela leur coûta cher, après trois jours de jeûne presque complet.

A deux médecins, nous prenions immédiatement possession de l'hôpital. Les annamites en avaient entassé tout le matériel dans une salle, contre la porte de laquelle nous nous allongeâmes pour dormir. Nos hommes étaient très habiles à récupérer.

THAKEKH

L'antenne chirurgicale s'était installée au soir dans une maison à moitié construite en dur, au kilomètre 13 de la route coloniale n° 9. Une partie de l'équipe installa un système réduit de protection sur la route et derrière la maison en direction des fourrés proches. L'autre mit en place le groupe opératoire, tapissant la pièce principale de parachutes à matériel en coton blanc. Tables, tabourets et supports des ampoules de sérum, furent fabriqués avec des panneaux indicateurs pris sur la route, des battants de porte et des tiges de bambous et également recouverts de toiles de parachute. Un groupe électrogène placé sous le plancher devait alimenter un scyaletique américain muni de tout un jeu de lampes. Dans la cour de l'eau bouillait sur des foyers de fortune. Les Laotiens d'un village voisin nous apportèrent une provision de noix de coco, la meilleure boisson pour les blessés.

Le lendemain, des coups de feu lointains nous réveillèrent. Les premiers blessés n'arrivèrent qu'à la fin de la matinée.

La température devint vite insupportable dans notre salle tapissée et, en short, torse nu, couverts de sueur, nous admirions deux religieuses qui, réfugiées dans la brousse depuis le 9 mars (1), étaient venues nous aider. Disparaissant sous leur voile et leur robe, la chaleur les laissait indifférentes et elles essuyaient en souriant la sueur du front des opérateurs. La nuit, notre groupe électrogène resta en panne après vingt minutes à peine de service, et le colonel Mondain continua à opérer éclairé par deux lampes à acétylène que les religieuses ou des soldats maintenaient à la main au-dessus du champ. Chirurgie de guerre banale encore que pratiquée au bord d'une route dans une maison abandonnée à la lisière de la forêt tropicale. A la fin de la nuit nos blessés avaient été évacués sur l'hôpital de Savannakhet ou opérés sur place suivant leur état. Le matin nous refermions les tombes d'un soldat laotien et du capitaine Dujardin. Celui-ci avait reçu une balle en plein crâne un peu au-dessus de l'oreille. Le commandant Vaucheret mourait sur un brancard de la même blessure. Pendant la campagne, la plupart des camarades que je devais enterrer reçurent une balle dans la même région ou presque. La curieuse loi des séries se prouva encore ce jour-là avec un officier français et un chasseur laotien : section complète

(1) 9 mars 1944 : Date du coup de force japonais en Indochine.

de la moelle lombaire et avec deux hommes présentant un délabrement important du triangle de Scarpa. Presque tous nos blessés et nos tués avaient été touchés par des tireurs d'élite japonais utilisant des fusils à lunettes.

Nous entrions le matin à Thakhet, après la troupe. Autour de la ville, des cadavres japonais commençaient à noircir. Un vautour attaquait un buffle abattu pendant le combat. La ville entière sentait le cadavre et des corvées de prisonniers tiraient des voitures de corps et de débris humains. Je retournais à Thakek trois jours plus tard, ayant quitté l'Antenne Chirurgicale pour rejoindre un commando dans la région de Napé. Le lieutenant Vincent s'était installé dans l'hôpital dont les Annamites avaient déménagé ou détruit la plus grande partie du matériel et qu'ils avaient laissé dans un état tel que la salle d'opération et trois salles d'hospitalisation seulement avaient pu être réinstallées alors. Les familles des blessés restaient accroupies en silence autour des lits — une claie de bois posée sur un bâti. Les autres salles étaient encombrées d'ordures et de meubles brisés. Des indigènes y avaient trouvé un abri provisoire et devant chaque pavillon, des enfants jouaient et des femmes cuisaient le riz. Une seule paraissait inoccupée. Sa porte ouverte, toute la puanteur de la ville parut s'y être condensée. La salle vide vivait d'un vol de mouches qui en masquait le fond. Derrière leur écran compact était le seul objet de la pièce, un lit dans la masse duquel était ébauchée la forme grouillante d'un cadavre dont les sanies confondaient en larges coulées les contours avec le lit.

Quelques jours plus tard, Thakekh était redevenu une ville accueillante, allongée le long du Mékong.

MAHASSAYE

L'affectation à une unité parachutiste m'avait été refusée à la Direction du Service de Santé de Saïgon. Aussi allais-je à pied et en camion rejoindre en plus d'un mois une formation que je pouvais atteindre en quelques heures de vol.

La route de Vinh quitte le Mékong à Thakekh, traverse une région de pitons calcaires où s'accrochent quelques plaques d'herbes, une plaine de rizières et de forêt claire où l'on ne rencontre que quelques villages laotiens surveillant leurs champs du haut de leurs pilotis et trois ou quatre villages annamites aux paillottes aplaties sur le sol, juste au bord de la route ; situation que les Laotiens adoptent rarement. Après avoir lancé sur la droite un chemin de terre vers Mahassaye, dont le Tao Muong se réjouit de la qualité de ses jarres, de la beauté de ses cases et de sa pagode, de la courbe de la Seban Khaïe autant que de sa parenté avec presque tous les hauts fonctionnaires laos du Cammon, la route effleure la base de la montagne, poussiéreuse à la saison sèche, marécageuse dès juillet, puis attaque les contreforts de la chaîne annamitique en pleine brousse — qui est une jungle. Dans les éclaircies des arbres et des lianes, ne s'aperçoivent que des masses compactes de feuillages se fondant au loin avec le ciel. La route paresse longuement sur une magnifique ligne droite au travers du plateau de Na Kaï où sont une sala (1) et de plus nombreux villages. Elle traverse plus de trois rivières à chaque kilomètre, grimpe encore pour se faufiler entre les monts, là où fut le village de Laksao dont il ne reste plus rien que des cendres et des bananiers coupés à mi-tronc, au pied d'un roc semblable à une immense braise refroidie où les nuages s'accrochent. Enjambant encore d'autres rivières, une dernière pente au travers de la forêt mène au plateau de Napé d'où la route attaque la cordillère et de son faite, dévale sur l'Annam.

Nous arrivons à Mahassaye un jour de fête et y passons une journée à boire des jarres et à manger de délicieux mets pimentés à mettre la gorge en feu. Et il n'y avait que des alcools de riz à boire. Les filles de Mahassaye sont les meilleures danseuses du Cammon, il paraît que celles de Vientiane sont plus belles encore.

(1) Maison construite pour les voyageurs sur les routes et près de certains villages Laos.

BAN NAVA

Le lendemain, un camion me conduisit au kilomètre 95 de Thakhet, au bord d'une prairie. De là, je m'enfonçais dans la forêt avec trois chasseurs laotiens. La piste fait d'innombrables détours pour franchir une colline, trouver un passage à une rivière ou, le plus souvent, parce que des génies se sont manifestés en un endroit que chacun évite depuis. On croirait que chaque arbre chaque rocher a son génie malfaisant. Beaucoup doivent être oubliés avec le temps mais les trajets sont toujours au moins trois fois plus longs qu'il ne serait nécessaire. Leur durée ne peut-être prévue, les Laotiens indiquant des heures là où il faudra des journées et réciproquement. Après une étape de quarante kilomètres environ, nous arrivions à Ban Nava, un peu au-dessus de mille mètres d'altitude.

Une partie du commando parachutiste était cantonné là et attendait avec impatience de pouvoir terminer sa mission pour rentrer en France. D'autres groupes étaient installés de façon semblable dans des villages. Quelques officiers patrouillaient dans la brousse ou tenaient de petits postes de guet avec quatre ou cinq chasseurs laos. La présence de ces hommes ne troublait guère la vie du village. Des constructions sur le modèle des cases servaient, l'une de mess, l'autre de dortoir. C'était là un magnifique lieu de repos que mes camarades ne goûtaient plus. Après être restés trois mois à errer dans la forêt sans recevoir aucun ravitaillement, menant cette vie harassante que nos visiteurs de Séno nous avaient décrite, puis avoir attendu presque aussi longtemps là où ils s'étaient retranchés, tous étaient fatigués, la plupart souffraient de dysenterie et de paludisme, et avaient hâte de pouvoir se soigner dans un endroit plus confortable. L'arrivée d'un médecin leur paraissait bien tardive et ils le dirent. Non trop, car je trouvais immédiatement une large hospitalité dans ce groupe où l'on rencontrait sous le commandement d'un capitaine noble d'Empire, un étudiant en droit, un en pharmacie, un radio-télégraphiste de métier, un marchand de cycles, un fils de gendarme sans autre profession, un vigneron algérien et un notaire.

Le temps passait à entraîner les hommes. Les questions médicales, banales, se réglaient en un quart d'heure le matin. Tous les jours à cinq heures nous faisons une distribution de bonbons aux enfants du village. Les parachutistes les avaient prévenus qu'elle n'aurait lieu que s'ils étaient bien lavés. Longtemps avant l'heure ils arrivaient, depuis les tous petits, leur gros ventre en avant des pans de leur manteau en cotonnade en forme de lévite,

le crâne rasé sauf le toupet protégeant la grande fontanelle, jusqu'aux fillettes portant déjà le dernier-né de la famille amarré au dos par une écharpe de soie nouée en bandoulière. Nous passions l'inspection et après avoir constaté que personne ne s'était tant gratté la peau dans la montagne depuis des générations, nous lancions par poignées des bonbons dont nous possédions de pleines touques. Cela déclenchait une bataille comme autrefois aux sorties de baptême à la porte de nos églises. Parfois un bébé basculait par dessus l'épaule de sa sœur qui le tirait à grand peine hors de la mêlée. Cette distraction était interrompue par le retour des buffles dont la course dispersait les enfants et nous plus vite encore. C'était là le principal fait de la journée avec les trois repas. Le journal pris à la radio nous intéressait beaucoup moins. Nous nous trouvions chez nous dans ce village dont les habitants n'avaient vu aucune invention moderne avant notre arrivée. La femme laotienne d'un camarade se faisait une gloire pour être allée une fois au cinéma à Hanoï. Depuis dix ans, elle le racontait mais s'effrayait la nuit de la phosphorescence des éléments d'un panneau de signalisation que son époux gardait dans leur chambre. Avant de se coucher, elle les voilait d'une écharpe.

Une fois par mois, la radio annonçait la date du parachutage. Nous préparions les feux de balisage du terrain. Les Laotiens entendaient le bruit des moteurs longtemps avant nous et tout le commando et le village étaient sur le terrain lorsque l'appareil surgissait dans la vallée. Le Pho Ban de Ban Nava avait acquis une connaissance très sûre de l'opération et hurlait de rage lorsque l'équipage avait mal jugé du vent ou approuvait avec enthousiasme lorsqu'il prévoyait la chute des « Containers » sur la rizière. Les Européens portaient là, comme à l'habitude, le sarong indigène, les Laotiens étaient en uniforme complet. Un jour où l'appareil tournait sans rien lâcher, le capitaine nous hurla de nous montrer pour le rassurer sur notre présence. L'apparition de sauvages à moitié nus au milieu des soldats dut produire l'effet voulu car, aussitôt, les colis descendirent. L'appareil faisait un dernier passage en rase-mottes, balançait des ailes et sur cet adieu, remontant d'une chandelle la pente de la montagne, disparaissait derrière la cime. Sur le sol les vastes corolles blanches recouvraient le courrier, les vivres et les médicaments du mois. Pendant tout mon séjour dans cette région — et maintenant il doit en être de même — ce fut le seul moyen possible de ravitaillement. Au début, les Annamites commandaient la route ; plus tard, après le passage de quelques convois, nos ponts de fortune furent emportés par les crues des rivières. Il arriva qu'une erreur nous valut un parachutage uniquement composé de graisse végétale. Les vivres de réserve étaient presque épuisés au parachutage suivant que nous attendions avec impatience. Une deuxième erreur le fit uniquement de tabac. Un envoi supplé-

mentaire arriva heureusement avant que nous soyons trop las du riz, des pousses de bambou et du buffle.

Nous étions là au centre de la province du Cammon, une des régions du Laos les plus cruellement marquées par la domination siamoise. Là, cette marque n'est pas dans la destruction de monuments comme à Vientiane ou Luang-Prabang dont on juge la splendeur de naguère à l'importance des ruines ; elle perdure sur l'homme. S'il existe de beaux villages dans la montagne ou sur les plateaux, entourés de rizières généreuses, d'immenses espaces sont vides ou bien l'on n'y rencontre que des hameaux dont les quelques habitants sont couverts de gale et mortellement impaludés. L'indolence laotienne perd là son aspect charmant et au fond se perd simplement n'étant peut-être plus que le fatalisme apeuré d'un peuple vaincu. Pourtant l'on sait encore rire dans ces cases croulantes et accueillir le passant. Mais déjà nul n'y sait plus danser, ni tisser, que des cotonnades et l'on n'y fabrique plus que les objets indispensables sans les orner. L'existence est très dure de ce « kénoc », paysan enfermé dans la forêt le terrorisant de ses innombrables génies auxquels il arrache péniblement un coin de pente pour faire son « raï » (1) dont une récolte de riz ou de maïs épuise la fécondité pour deux ans. La viande est pour lui un luxe rare et il se préoccupe plus de se protéger du tigre ou des troupeaux d'éléphants que de chasser, la forêt le menace sans le nourrir. C'est là presque l'exception pour le Laotien, cela a toujours été l'existence du Kha ; mais, le long de la piste déserte, n'y a-t-il pas place pour d'autres villages prospères ; n'y en eut-il pas dont la brousse a dévoré les ruines plus vite qu'elle ne l'a fait pour les temples de la Voie Royale ? Reste l'espoir qu'un jour les minerais de la montagne et les essences de la forêt fassent renaître le Cammon. Mais il faudra alors protéger le village où se maintient le vieux Laos dans les grandes cases autour de la pagode qui garde peut-être le secret de l'ancienne splendeur thaïs et celui de sa renaissance possible.

Dernier arrivé au commando et médiocrement, à pied, j'en connus bientôt toute l'histoire et toutes les histoires que l'on répétait après la brusque disparition du soleil, pendant le dîner et tard dans la nuit du dortoir où des tiges de bambous fichées en terre au travers du plancher soutenaient les toiles de tente qui étaient nos lits.

J'écoutais leur histoire ; à eux de la conter qui la regrettent maintenant ou sont repartis la poursuivre, quête vaine de toute

(1) Terrain situé sur une pente naturellement irriguée où l'on incendie la brousse à la fin de la saison sèche pour semer le riz d'une saison. Ce raï ne peut être réutilisé avant deux ans, temps nécessaire à la réapparition de l'humus.

une vie et réalisant assez pour donner la substance de plusieurs. Nous ne nous étions rencontrés que pour parcourir ensemble la piste de Ban-Naya à Ban-Phala, puis la route de Lacsao à Napé, peut-être même uniquement pour nouer une amitié d'une nuit avec Viguié. Toute une nuit je marchais à côté de lui et il ne se tut qu'au voisinage des villages où il ne fallait pas donner l'éveil. Il me raconta sa campagne et ses projets. Au matin, il fut le premier camarade que j'enveloppais dans une moitié de parachute avant que le commando le couche dans le cimetière de Napé. Et avec lui ce jour-là, trois de nos chasseurs laotiens ; puis les corps des Français massacrés là le 9 mars et ceux que nous retrouvions longtemps après, épars dans la forêt, des premiers hommes parachutés là. Le plateau avait été pris et perdu trois fois avant notre retour.

Des sous-officiers de la Coloniale et un capitaine relevèrent le commando. Le détachement du 2^e Corps Léger d'Intervention qui l'avait aidé à Napé y fut maintenu. Je restais avec eux.

NAPE

Sur la route de Thakekh à Vinh, le plateau de Napé est situé à 13 kilomètres de la frontière d'Annam. La route la franchit sur la ligne de partage des eaux au col de Keo Neua, après un parcours en corniche au-dessus du lit de la Nam-Phao qui bondit par cascades vers la plaine. Elle est assagie lorsqu'elle cerne du Nord-Est au Sud-Ouest, d'une large boucle vers l'Ouest le plateau qui lui offre une berge abrupte. A l'est, la montagne coule une nappe d'arbres et de lianes étalée jusqu'à la prairie où une mince ligne d'épineux la limite. La route traverse son grand axe entre l'ancien terrain de secours d'Air-France et une bande plus étroite dont l'herbe souligne à l'entrée du plateau la blancheur du cimetière militaire ; plus loin un bungalow de pierre. Au Nord, le plateau se termine par deux mamelons ; sur l'un les bâtiments de la Garde Indochinoise, sur l'autre l'ancien bureau du télégraphe. Entre eux, la route disparaît vers l'Annam. Devant la butte de la Poste, un banian soutient de dix troncs son feuillage à hauteur des cimes des arbres de la butte. Quelques cases indigènes et l'ancienne station de météorologie paraissent minuscules à son ombre.

Ce plateau est au fond d'un cirque fermé par la pente de la montagne à l'est, d'où la vue s'étend à l'ouest par-dessus la rivière sur des cercles successifs de monts dont chacun domine entre deux autres une vallée où s'agrippent des nuages et que relie presque continuellement des guirlandes d'éclairs rehaussant les verts, les marrons et les bistres des forêts et rocs aux tons délicatement différents.

Sur la rive droite de la Nam-Phao s'étale le village de Ban-Napé, à dix heures de marche à travers la forêt, en territoire de l'Annam, le village de Nam Shot, mi-lao, mi-annamite, que la route retrouve. Vers l'Ouest et le Nord des villages très espacés puis le pays méo que l'on atteint d'une piste qui de Laksao traverse la plaine de Kam Keut pour gagner le confluent de la Nam-In-Boun et du Mékong. Au bout de la route, à deux cents kilomètres au Sud, Thakekh est à cinq jours de marche.

Le capitaine de l'Infanterie Coloniale qui avait repris le commando franco-laotien s'intéressait à la région de Vinh. Je n'ai jamais su quels développements il prévoyait à notre situation mais, en fonction de ceux-ci, il passait ses jours et une partie de ses nuits à en refaire la topographie et à classer les renseignements qu'il recueillait. Cela lui laissait peu de temps à donner aux poste et commando et nous restions dans le bungalow et la Garde Indo-

chinoise sans autre protection qu'une barrière dont les pieux s'effondraient lorsqu'on s'y appuyait. Plusieurs de nos chasseurs qui s'étaient spontanément groupés autour des parachutistes désertèrent ; les autres, entre leurs tours de garde, regardaient travailler les coolies, jouaient leur solde et plusieurs fois sa valeur aux dés. Cette vie leur suffisait avec l'avantage d'être largement nourris et le plaisir d'aller périodiquement faire admirer leur uniforme dans leurs villages. Mais elle écœura notre section annamite et nos montagnards khas qui allèrent eux-mêmes demander leur mutation à Thakekh. Et le poste avait déjà été perdu trois fois par des hommes entraînés au combat. Des patrouilles parcouraient le pays en déplacements de plusieurs jours. Après avoir délogé trois fois les Annamites de la frontière et les avoir laissés trois fois s'y réinstaller, nous détruisîmes leurs ouvrages en ce lieu. Un jour, en pleine saison des pluies, une marche devant durer trois heures entraîna tout l'effectif du poste sauf les malades et quelques hommes de garde, à quatorze heures de marche à travers les montagnes détruire un camp annamite par des pistes que nous ignorions. Le petit cimetière sur le plateau s'agrandissait. Longtemps après mon départ, peu de temps après que les ouvrages aient été enfin installés, les Annamites encadrés par des Japonais attaquèrent le poste. Grâce à ces ouvrages ils furent aisément repoussés. La chance est une qualité souvent nécessaire et largement supplétive.

Le matin et le soir nous portions des tricots de laine ; à midi nous étions en short ou en sarong et la nuit nous dormions dans un parachute de coton plié en huit sous deux ou trois couvertures de laine. Dans la montagne, les pulvérisations de D. D. T. nous protégeaient des puces qui remplaçaient les moustiques.

Nous expérimentions alors les modes d'éclairage de tous les âges. L'appareil de télégraphie était alimenté par des accumulateurs ; nous avions plusieurs modèles de dynamo pour les recharger. Nous possédions des torches électriques mais au dîner et à la veillée nous recherchions des solutions vieilles de plusieurs siècles : torche de résine saucissonnée dans des feuilles de latanier sèches qui perd sa flamme claire en un nuage noir retombant en suie gluante sur tous les objets, éclatant parfois en braises ardentes ; lampe à huile dont la mèche était de cordelette de parachute, le corps de terre cuite semblable aux lampes crétoises ou fait d'objets les plus hétéroclites ; boîte à conserve percée de deux trous, au tiers emplie d'essence qui paraissait toujours prête à exploser ou à tout enflammer en se renversant ; simple morceau de bois enduit de résine. A chaque essai, nous retrouvions un peu de la joie et de l'excitation que dut donner la domestication du feu. Il nous arriva même, dans la forêt, alors que briquets et allumettes étaient noyés dans nos poches, d'admirer nous que des avions ravitaillaient, un soldat indigène tirant le feu de fines

poussières de bambou placées dans un trou fait sur une branche où la rotation vive d'un bâton pointu les échauffait jusqu'à y faire trembloter une minuscule flamme dont il approchait de fins copeaux, des feuilles, et arrivait à force de patience à faire flamber du bois saturé d'eau.

La nourriture fournie par l'Intendance eut dû poser peu de problèmes. Déjà pendant la traversée, beaucoup de nos hommes se plièrent difficilement au rythme et aux conceptions de la cuisine anglaise. Ne pouvant absorber le copieux « breakfast » au saut du hamac, les deux autres repas de la journée leur paraissaient insuffisants et les viandes bouillies et les puddings par trop fades. Pendant toute la campagne nous devions retrouver ces plats dans les boîtes de conserves et beaucoup ne s'y habituèrent jamais. Le système des « Rations Pacific » était pourtant parfaitement au point. Sept caisses de composition différente permettaient de prendre chaque jour breakfast, dîner thé et souper en variant le menu. Chacune contenait uniformément : biscuits secs, porridge, thé, lait en poudre, comprimés de sel, de vitamines, de quinacrine, de chloramine T et d'hyposulfite de soude, savon et papier hygiénique vert (en certaines circonstances, il faut savoir tout camoufler). Variaient, le plat du breakfast, les hors-d'œuvre, la viande, les légumes, le fromage ou le dessert du dîner et du souper. L'on arrivait à très bien se nourrir, sans se lasser trop vite avec ce jeu de sept boîtes. Malheureusement, la collection reçue ne contenait souvent que deux ou trois numéros et le menu devenait trop vite monotone. En outre, ces caisses étaient conçues pour six hommes-un jour. Il en existait aussi d'individuelles que l'on voyait très rarement, aussi celui qui partait seul recevait le plus souvent une caisse pour six jours-un homme. La quantité de nourriture nécessaire reste évidemment la même, non sa répartition. J'avais trouvé la meilleure solution qui était de tirer une boîte au hasard au moment de l'emploi. Cela donnait une boîte de pudding prévue pour six hommes au déjeuner d'un seul et le lendemain une journée à ne manger que des confitures ou des pêches au jus. Je complétais alors d'une boulette du merveilleux riz gluant lao, saupoudré de piment pilé. Malgré les vitamines et la citronnade en poudre, l'on se lasse vite de ce régime de boîtes de conserve. Nous l'abandonnions chaque fois qu'il était possible de vivre des produits de la région. Dans la montagne, nous ne trouvions que du riz, du buffle, une espèce de liseron aquatique et des pousses de bambou. Les fruits ne poussaient que plusieurs kilomètres plus loin dans les plaines. Aussi mangions-nous surtout de la viande dont la consommation journalière atteignait presque six cents grammes par européen. Quatre ou cinq fois par mois environ, nous avions des tomates, des bananes, des mangues ou des citrons. Chaque fois que nous descendions dans la plaine, nous dévalisions l'étal de la première marchande de fruits rencontrée.

Dans les postes, nous buvions du thé et du café. A chaque parachutage, nous recevions quelques bouteilles de rhum du pays, des bidons d'un vin qui avait trop souffert des voyages et des heurts et aussi une magnifique bière américaine en bouteilles métalliques qui supportait fort bien d'être bue sans glace à la température ambiante. Qu'eut dit ce commandant anglais qui, interrogé sur la campagne de Birmanie répondait : « Ce fut atroce, je suis resté huit jours sans whisky ». Sur la piste, la provision de thé emportée s'épuisait vite ; les tablettes de chloramine avaient été oubliées et, lorsque l'on en possède, la chloramine est longue à faire fondre. Il faut la laisser agir vingt minutes. L'hyposulfite à son tour fond très lentement. A cause de cela, l'eau était bue le plus souvent telle qu'elle avait été puisée au bidon ou directement au quart dans un creux de roc rempli par la dernière pluie, ou dans une mare de la piste bien mêlée de terre rouge par les pieds des coolies ; sur la rivière, nous avions l'impression que l'eau était plus saine, puisée au milieu du courant. Il est vrai que dans les cases, la même eau puisée près de la rive était bue après avoir croupi dans des récipients jamais nettoyés et il n'était pas toujours possible de la faire bouillir pour le thé ou de la remplacer par du lait de coco ou des mangues. Les « Sterilizing tablets » étaient pour le Corps Expéditionnaire en raison de l'emploi qu'il en faisait généralement, une protection semblable à celle que donnait le peintre de Khong : « Vous pouvez boire l'eau du Mékong, disait-il, je l'ai stérilisée. Et pour que cela dure plus longtemps, je n'ai pas ouvert les boîtes avant de les y jeter ».

Les comprimés de sel des rations étaient une efficace prophylaxie de la déchloruration. Absorbés comme les Anglais le recommandent à la dose de six à sept grammes avant une longue étape, ils réduisent notablement la fatigue et aussi les courbatures au réveil du lendemain (1). Il est bon de posséder aussi des comprimés d'ortédrine qui semblent agir d'autant mieux que l'on est plus épuisé. J'en fis l'expérience alors qu'allongé sur la piste, je n'arrivais plus à me redresser et ne pensais qu'à dormir.

Les indigènes du commando étaient Laotiens, sauf une section de montagnards khas et une d'Annamites. Tous ces hommes étaient très résistants à la fatigue sans qu'aucun fut capable de porter une charge dépassant quinze à vingt kilogrammes. Les Annamites paraissaient s'être acclimatés à la forêt et à la montagne, ce qui permet d'admettre la possibilité de les y transplanter dans certaines conditions. Pendant l'entraînement du commando, un grand nombre d'indigènes ne pouvaient supporter les efforts qui leur étaient demandés en culture physique ou en sport.

(1) Cette méthode provoquerait fréquemment l'apparition de néphrites.

De la même manière, quelques garçons entraînés sur les stades ne purent supporter les fatigues de la piste. Ces faits semblent souligner la nécessité d'une adaptation très progressive à une activité, nécessaire même aux individus les mieux doués et surtout à ceux qui ont une spécialisation sportive assez poussée.

Les moustiques, si fréquents dans les régions d'altitude moyenne disparaissaient à peu près complètement dans la montagne au-dessus de mille mètres. Dans certaines régions du Cammon, leur nombre relativement faible suffit à entretenir une forte endémicité palustre et des points comme Kam-Keut ou Napé, malgré des situations très différentes, sont connus pour la fréquence des accès pernicioeux que l'on y observe. A la saison des pluies, l'eau stagne partout. L'on ne peut que débroussailler par le feu à la fin de la saison sèche ; pratiquement aucune des collections d'eau ne peut être supprimée, les hommes d'un poste ne peuvent être efficacement protégés par des mesures collectives. Seuls servent la moustiquaire, les « Insects Repellent », les aérosols de D. D. T. et la prise prophylactique d'antipaludiques.

D'autres bêtes, de moindre importance pathologique, nécessitent une protection presque aussi vigilante : les taons, partout, viennent piquer dès que l'on stationne quelques minutes ; les cafards, de tous les coins d'une maison, viennent se perdre dans la soupe où l'on finit par les ignorer, dans les lits qu'il faut refaire avant de fermer la moustiquaire, dans les armoires où ils font plus de ravages que les termites ; ceux-ci contre lesquels le seul ciment armé est une protection ; les araignées, les charançons apparaissent dès qu'existe une réserve de grains ; les sangsues, du sol, arrivent à pénétrer entre guêtres, chaussures, chaussettes, pantalons serrés à la cheville ou, des arbres, se laissent tomber dans le col de la chemise ; et encore les rats, les souris...

Comme l'alimentation, les troussees médicales avaient été standardisées par les services américains, anglais et australiens. De grands « Containers », « Medical Sets », renfermaient les produits nécessaires à une unité restreinte. Un petit opuscule bleu, « Tropical Diseases » donnait le diagnostic et le traitement des principales affections. La petite trousse « Chirurgical Sets » permettait toutes les opérations d'urgence et de petite chirurgie. Toutes les indications étaient rédigées en anglais ; il se trouvait le plus souvent quelqu'un pour les traduire. Quelques fois pourtant, les parachutistes furent dans la situation où nous étions devant un autre colis dont toute la notice avait été traduite à l'exception du titre. Nous avons placé un des engins mystérieux qu'il contenait au milieu du terrain de parachutage, en ordre de fonctionnement, une cordelette de plus de cinquante mètres attachée au déclic. Bien abrités dans un trou, nous avons tiré sur l'autre extrémité de la cordelette. Après plusieurs secondes d'attente,

comme il ne se passait rien, nous avions risqué un œil. Une magnifique flamme rouge nous apprit qu'il s'agissait de feux de signalisation. Pour eux, ce fut à peu près la même histoire avec la teinture d'iode à diluer dans trois fois son volume d'alcool et qui, appliquée sans cette précaution brûla fort le patient, avec la pénicilline conservée à la température ambiante, et à laquelle un camarade ajoutait un broyat de comprimés de sulfamides. Il ne connaissait heureusement que les injections intra-musculaires. A mon arrivée au commando, une cinquantaine de pots et de fioles non authentifiés étaient écartés des drogues connues. Je ne sais plus qui avait bu le liniment oléo-calcaire. A leur départ, chaque groupe m'apporta ses médicaments. En les rangeant, je trouvais trois cents syrettes de morphine à un grain et demi chacune, un kilogramme de quinine en poudre, le double en comprimés et plusieurs kilogrammes de sulfamides. Il y avait d'honnêtes gens en ce pays où les Chinois échangeaient ce que l'on demandait contre de la quinine et payaient cinq piastres (quatre vingt cinq francs) le comprimé de sulfamides. Ils rendirent aussi une fortune en barres d'argent et en billets de cent piastres dont le commandant qui en avait perdu l'origine se montra fort embarrassé.

Leur richesse en médicaments et le petit opuscule leur avaient semblé des éléments suffisants pour baptiser la case-infirmerie « Faculté de Médecine de Ban-Nava » et cela masquait un peu leur embarras ; mais ils y signolaient leurs diagnostics et leurs traitements. Chabou et Sicman firent là le tour de la médecine de troupe, depuis la visite d'incorporation jusqu'à l'exemption de chaussures. Je crois qu'ils y acquirent assez de conscience professionnelle pour se désoler de soigner dans les villages le paludisme avec des comprimés de sel, lorsqu'il ne leur restait rien d'autre à distribuer et pour s'étonner que cela agit comme ils me le racontèrent. Ils virent arriver un médecin avec plaisir. Chabou paraît s'être lassé des choses médicales au point de n'avoir terminé à son retour ses études de pharmacie qu'il avait abandonnées pour s'engager.

Le livre disait : Dysenterie = sulfaguanidine + émétine. Paludisme = trois jours de quinine, deux jours sans rien, cinq jours de mépacrine, deux jours de plasmoquine. Cela était presque suffisant en complétant par un pansement rapide sur une plaie nettoyée à l'acriflavine et saupoudrée de sulfamides. Quant aux blessures de la tête ou de l'abdomen, n'étais-je pas aussi désarmé qu'eux ?

La majorité des consultants venaient pour des accès de paludisme. Le diagnostic pouvait se faire en voyant le malade qui n'avait plus la force de se présenter au garde-à-vous — nos Laotiens ne perdaient jamais une occasion de s'y mettre — mais restait accroupi frileusement sous une couverture de laine jetée

en cape sur ses épaules. La dysenterie amibienne était beaucoup plus rare et je n'en vis jamais chez les soldats de la Coloniale alors que presque tous les parachutistes en souffraient et que beaucoup continuèrent longtemps à en souffrir. La contamination ne venait pas de l'eau — nous bûmes tous des plus infectes — mais plutôt de l'alimentation dans les cases. Pendant la période où ils parcoururent la forêt en vivant sur le pays, ils n'eurent ni le temps ni les moyens de contrôler ni de stériliser la nourriture que les paysans leur offraient. Lorsqu'ils furent installés sur des positions fixes, le mal était fait. Les conditions où nous nous trouvions étaient infiniment meilleures ; nous avions le loisir de faire laver et cuire ce que nous achetions, notre installation, encore que fort primitive, nous assurait un confort relatif, et surtout nous n'avons jamais eu à fournir les efforts épuisants qui leur furent imposés. Par contre, nous souffrions à peu près tous de diarrhée. Très peu d'hommes avaient moins de cinq selles par jour, les selles classiques de la « sprue » à la période de début. Cette diarrhée n'eut jamais plus d'importance que l'inconfort qu'elle était. J'essayais contre elle de fortes doses de vitamines, du ganidan, le mieux était le sulfate de soude qui, après une forte débâcle, apportait une amélioration passagère. Cette gêne disparaissait en quittant la région montagneuse.

Le capitaine m'avait demandé d'apprendre les éléments du métier d'infirmier à une petite équipe de chasseurs. Je surveillais les cours que leur faisait un infirmier laotien placé là par l'Assistance Médicale. Ce fut un désastre. Mes chasseurs s'étaient d'emblée spécialisés dans le traitement des ulcères de jambe. Ils retiraient avec les doigts l'emplâtre de terre et de tabac que le patient s'était appliqué, inondaient la plaie d'alcool et y versaient un flacon de poudre de sulfamide. Rapidement j'avais mis celle-ci hors de leur portée. Ils employèrent alors toutes les poudres blanches qu'ils trouvaient. J'avais beau les cacher toutes, ils en découvraient une nouvelle chaque matin, de la quinine à la poudre dentifrice. Il y passa aussi des kilomètres de bandes.

Restait encore le drame de l'herpès. Je n'ai jamais vu tant d'herpès génital et chacun le prenait pour un chancre et n'était qu'à moitié rassuré par le diagnostic. Le moins inquiet de ces consultants fut ce sergent-chef de la Coloniale qui vint m'exhiber un triple chancre syphilitique, heureux d'avoir entendu dire qu'un tel accident est toujours unique. C'est le seul que je vis au Laos et le contagion venait de Saïgon. Malheureusement il n'en est pas ainsi partout et les hôpitaux spécialisés furent toujours et sont encore largement fréquentés.

En hésitant à dire le nom du mal — on hésite toujours lorsque la seule clinique ne peut demander un peu d'autorité au laboratoire pour prononcer une condamnation — je revoyais les petits bals de Saïgon dont les entraîneuses augmentent leur gain

de la soirée en accompagnant le dernier client et ces deux rues près du marché où les filles accroupies, serrées épaule contre épaule, font un groupe blanc au pas des portes, contre le mur noir. J'étais allé là avec un camarade après avoir visité la cabine prophylactique qui distribuait les tubes d'onguent mercuriel qu'elle possédait. Nous avions monté l'escalier aux marches gluantes ; en haut, dans le noir, nous avions trouvé dans des cellules nues un bas-flanc, une table avec une cuvette et une veilleuse à huile. Nous n'avons pas eu la curiosité de chercher si le même broc que nous n'avions pas vu donnait l'eau à tout l'établissement, la puanteur nous chassa avant, à l'étonnement de deux filles timides qui nous suivaient. La même visite à Paksé avait trouvé une maison mieux tenue avec l'avantage d'une maîtresse souriante — un sourire tout en or. Dans un coin, deux infirmiers maniaient sans conviction une solution de permanganate et un pot de pommade. Chaque fille venait prendre sa ration du liquide rose dans son broc personnel. Les manœuvres prophylactiques allaient-elles plus loin ? Quant aux hommes, il échappaient chaque fois qu'ils pouvaient au badigeonnage fait avec un petit pinceau. Il faut bien conclure après cela ; non leur suppression, inefficace. Nous torturant en brousse pour trouver comment dire le nom de son mal au petit sous-officier qui attendait avec un peu d'angoisse, plusieurs d'entre nous ont pensé qu'ils n'auraient pas perdu leur temps et ne seraient absolument sortis de leur rôle si on leur avait demandé d'organiser et de surveiller ce que l'on appelle avec un faux mépris « une maison de tolérance ». Et quelques-uns en furent chargés — heureusement.

Chez nous, le danger était moindre, la prostitution au Laos n'étant entretenue que par des Siamois, des Chinoises ou des Annamites et uniquement dans les villes. Quelques-uns de nos hommes avaient épousé des filles des villages voisins. Deux Laotiennes épouses de sous-officier du poste avant la guerre, avaient rejoint le commando où elles trouvèrent chacune un nouveau mari. Au départ des parachutistes, elles les accompagnèrent et revinrent. Elles hésitèrent quelque temps avant d'être recueillies, l'une par un sous-officier, l'autre, qui avait vieilli un peu trop vite, par un soldat. De leurs confidences, je sais qu'elles avaient chacune des enfants que leurs parents élevaient au village et que souvent elles voyaient nos hommes en l'absence de leurs protecteurs. Cette situation rendait la surveillance médicale plus aisée.

J'avais projeté une magnifique tournée de vaccination jusqu'au pays Méo et je profitais du passage du Commissaire Provincial de Thakhek pour l'entreprendre. Malheureusement, un accès de paludisme m'empêcha de dépasser la première étape et je dus laisser mon infirmier laotien continuer seul, lui deman-

dant d'établir la liste des vaccinés et de la faire signer par les chefs des villages. A l'arrivée à Kam Keut, les bonzes de la pagode prièrent pour nous ; derrière eux, toutes les filles du village en toilettes de fête étaient accroupies le long de la route, nous tendant des fleurs et des bougies de cire sur des plateaux et des coupes d'argent — enfin les fonctionnaires du Muong en veste d'apparat qui n'avait pas dû servir depuis des années. Je passais devant tous la tête bloquée par un torticolis qui me torturait depuis plusieurs heures. J'avalais quelques bouchées de ce que nous offraient les fonctionnaires, quelques gorgées de leurs jarres et m'enfuyais pour vomir. Pendant quatre jours je restais en proie à un délire presque continu. Chaque matin le Pho-Ban de Kam Keut me faisait porter un poulet cuit à la braise et du riz — chaque matin rien que de voir ces plats je recommençais à vomir. Je repartais à cheval, un coolie me soutenant de chaque côté. Au soir, je n'avais parcouru que la moitié du chemin que nous avions fait à pied en une journée. Je me couchais encore avec l'impression de sentir mon foie sous ma langue. Le lendemain je dévorais une dizaine de mangues et du coup les faisais suivre d'un poulet et de riz avec l'inévitable piment. Par la suite, j'eus l'occasion de vacciner tout mon saoul, mais je ne retrouvais jamais le magnifique itinéraire manqué.

A la fin du mois d'août, je quittais le plateau. Les pluies étaient apparues tardivement mais en quelques jours avaient emporté tous les ponts de la route. Comme tous les camarades qui étaient partis avant moi en s'en disant très heureux, je tournais en rond toute la matinée. Enfin, une heure avant le déjeuner, je regardais une dernière fois vers la frontière et, lui tournant le dos, je passais devant le cimetière dont j'avais enveloppé presque tous les hommes dans un parachute, dernier soin que donne le médecin en brousse. Beaucoup de ceux à qui je venais de dire adieu devaient aller encore les rejoindre.

Les deux cents kilomètres de marche jusqu'à Thakekh, suivi de huit coolies portant mon bagage, deux cents kilomètres sur lesquels j'avais tant craint de devoir faire brancarder les blessés, une demi-journée de camion, une demi-journée d'avion, me ramenèrent en huit jours à Saïgon.

CONCLUSION.

Marche de la Fédération Indochinoise, le Laos prend pour tous ceux qui y ont vécu une bien plus grande importance que celle de cette position. Ses mines et ses forêts sont pratiquement inexploitées. Son peuple produit à peine pour couvrir ses besoins. Il reste tout à y faire et l'expérience de cette campagne montre que les travaux du temps de paix — qui ne demanderont jamais les efforts et la fatigue de la guerre — y sont possibles. L'insalubrité de la forêt n'est pas telle qu'elle ne les permette. Un difficile problème de main-d'œuvre se pose. L'immigration annamite ne nous paraît pas souhaitable ; elle finirait par supprimer les habitants actuels. A long terme semblerait très efficace la diminution de la mortalité infantile. Pour cela, il faut une action médicale sur l'individu et aussi une mise en culture du pays. Il y a place pour de grands élevages, les cultures pourraient être étendues.

Il est souhaitable que puisse être rendue son ancienne splendeur au Royaume des millions d'Eléphants.

BIBLIOGRAPHIE

- AYMONNIER. — *Voyage au Laos*, 347 p. Paris, Leroux, 1895.
- BABLET J. — *La rage en Indochine* (Institut Pasteur d'Indochine), 1 vol. 18 p. Saïgon, A. Portail, 1931.
- BORDES. — *Le paludisme en Indochine* - 1 vol. 34 p. Hanoï. Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931.
- BOUFFARD. — Notes médicales recueillies à Tchen Tou (Chine).
— *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* (Schneider, Hanoï).
- BUI L. — *Tuberculose en Indochine*, Paris, Vigot Frères.
- CAMPAGNE H. — *Plantes médicinales à l'exposition d'Hanoï*.
- CLAVEL. — *L'Assistance Médicale indigène en Indochine*, 530 p. Paris, Challamel, 1908.
- DABRY. — *Médecine des Chinois*, Paris, Plon 1883.
- DUJARDIN-BEAUMETZ & EGASSE. — *Plantes médicinales exotiques et indigènes*.
- ESTRADE. — *Notes sur le Laos*, Berthomieux-Toulouse.
- GAIDE. — *Choléra en Indochine*, 1 vol. 55 p. Hanoï, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930.
— *Péril vénérien en Indochine*, 1 vol. 40 p., Hanoï, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930.
- GAIDE & BODET. — *Fièvre récurrente et bérubéri en Indochine*, 1 vol. 23 p., Hanoï, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930.
— *Peste en Indochine*, 1 vol. 33 p. Hanoï, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930.
— *Variole et vaccination Jennerienne en Indochine*, 1 vol. 32 p. Hanoï, Imprimerie d'Extrême-Orient 1930.
- GRALL. — *Pathologie exotique en Indochine*, 1 vol. 408 p. Imprimerie Coloniale, Saïgon, 1900.
- HOUEMER. — *Recherches de parasitologie comparée en Indochine*.
- LE BOULANGER. — *Histoire du Laos Français*, 381 p. Plon, Paris 1931.
- LEFEVRE. — *Voyage au Laos*.
— *Le Haut-Laos* (Bulletin de la Société de Géographie commerciale).
- R. P. DE MARINI. — *Relations nouvelles et curieuse du Royaume de Laos*, 1666.
— *Revue Indochinoise* 1910, Tome XIV, 2 p. 152 à 181, p. 257 à 271, pl 351 à 365.
- MOUHOT. — *Voyage dans les royaumes du Siam et du Laos*. Hachette.
- MINISTÈRE DE L'INFORMATION. — 25 septembre 1945, Notes, Documents Etudes, N° 151.
— Série France Outremer I.
- MINISTÈRE DES COLONIES. — *Rapports annuels de l'Assistance Médicale au Laos*.
- PICANON. — *Le Laos Français*, 364 p. Paris, A. Challamel 1901.
- DE REINACH. — *Le Laos*, 392 p., Paris, Guilmoto.
- RISPAUD Jean. — *Documents ethnologiques pour servir à la connaissance du Haut-Laos*.
- SPIRE C. — *Les Laotiens, Coutumes, Hygiène, pratiques médicales*, 64 p. Paris, A. Challamel.
- TAVERNIER. — *Le Laos et ses problèmes*, 15 p. Paris, 1947. (Etude dactylographiée).

Imprimerie Saint-Gilles
9, Rue Saint-Gilles — Paris
